

RUDOLF STEINER

# THÉOSOPHIE

Voir note page 6 sur le sens de ce mot dans cet ouvrage.

Étude sur  
LA CONNAISSANCE SUPRASENSIBLE  
et  
LA DESTINÉE HUMAINE

traduit de l'allemand  
par Elsa Prozor

*Brochure 1 de 2*

*Brochures réalisées par IDCCH à l'intention des personnes qui participent  
à ses activités « Eveil en Rencontres »*



***Avertissement concernant la publication de ces deux brochures mises à la disposition des membres de « Eveil en Rencontres » de l'IDCCH.***

Théosophie » est un écrit de Rudolf Steiner et non une sténographie de conférences .

Il a été traduit en 1923 par Elza PROZOR et publié par les éditions Alice Sauerwein\*. Depuis lors, d'autres l'ont traduit pour divers éditeurs anthroposophiques : Triades, EAR et Novalis.

La traduction d'Elza Prozo a été retrouvée sur Internet à l'adresse suivante : <http://misraim3.free.fr/divers2/theosophie.pdf>

Cette traduction a reçu la préférence de plusieurs de nos membres ; toutefois, ils la comparent de temps à autre à une plus récente afin de mieux percevoir par la comparaison.

Souvenons-nous qu'une telle étude ne peut porter ses fruits que dans la méditation active, laquelle fera vivre ces réalités dans la vie intérieure.

Pour en rendre l'étude plus aisée, les notes, appelées « Remarques et additions », ont été introduites dans le texte et non plus en fin de volume. Enfin, quelques modifications mineures ont été apportées, notamment dans la rédaction de quelques phrases.

Par facilité de confection en petite quantité par photocopie, cette conversion est présentée en deux brochures.

\*

\* \*

-----  
\* Edts Alice Sauerwein. Dépositaire général : Les Presses Universitaires de France, 49, Bvd St Michel, Paris 1923



## TABLE DES MATIERES

### ***Brochure N°1***

Notes de l'éditeur Alice Sauerwein .....	6
Avant-propos de Rudolf Steiner à différentes éditions .....	7
Introduction .....	14
<b>La nature de l'homme</b>	
I La nature physique de l'homme-----	23
II La nature psychique de l'homme -----	25
III La nature spirituelle de l'homme -----	27
IV Le corps, l'âme et l'esprit.-----	29
<b>La réincarnation de l'esprit et la destinée -----</b>	<b>51</b>

\*\*\*

### ***Brochure N°2***

#### **Les trois mondes :**

- I Le monde de l'âme
- II L'âme dans le monde des âmes après la mort
- III Le pays des esprits
- IV L'esprit dans le pays des esprits après la mort
- V Le monde physique dans ses rapports  
avec le monde des âmes et le monde des esprits
- VI Des formes-pensées et de l'aura humaine.

#### **Le sentier de la connaissance**

*Note de l'éditeur Alice Sauerwein :*

Depuis l'époque où cet ouvrage a été écrit, Rudolf Steiner a employé, de préférence, le mot d'anthroposophie pour désigner son propre enseignement. Ce mot est, du reste, plus approprié à la doctrine ésotérique de l'auteur ; mais nous n'avons pas cru devoir modifier le titre de l'ouvrage et nous avons conservé le vocabulaire que Rudolf Steiner employait à l'époque où il a été publié. **Il doit être entendu que le mot de Théosophie, utilisé depuis plus d'un siècle par les occultistes français, n'implique aucune similitude avec les vues d'aucune des différentes sociétés portant ce nom.**

*27 Juin 1923.*

## *Avant-propos pour la troisième édition.*

Ce livre a pour objet de décrire certaines parties du monde suprasensible. Ceux qui n'accordent de valeur qu'au monde des sens, le considéreront comme le produit d'une fantaisie déréglée. Mais ceux qui cherchent les voies par lesquelles on sort du monde physique, auront tôt fait de comprendre que la vie humaine ne prend de sens et de valeur que lorsque s'ouvre la perception d'un autre monde.

Cette perception nouvelle ne nous éloigne pas du monde « réel » comme d'aucuns le craignent. Seule, au contraire, elle nous donne la confiance et la fermeté nécessaires pour la vie. Elle nous fait découvrir les Causes, tandis que, sans elle, nous tâtonnons comme des aveugles dans le monde des Effets. Seule la connaissance des vérités suprasensibles confère un sens aux « réalités » sensibles. C'est pourquoi cette connaissance, bien loin de diminuer notre aptitude à la vie, ne peut que l'accroître, car seul celui qui comprend la vie, peut devenir un homme vraiment « pratique ».

L'auteur de ce livre ne décrit rien dont il ne puisse témoigner lui-même, par sa propre expérience, expérience d'un genre particulier, propre aux domaines explorés. Il ne rend compte que de ce qu'il connaît, par lui-même.

Cet ouvrage ne saurait être lu comme on a coutume de lire les livres de nos jours. Le lecteur devra, par son travail personnel, approfondir le sens de chaque page et même de mainte phrase. L'auteur l'a voulu ainsi, car c'est de cette manière seulement que ce livre atteindra le but qu'il s'est proposé. Qui n'a fait que le parcourir ne l'aura pas lu. Il faut vivre les vérités qu'il renferme. La science spirituelle n'a de valeur qu'à cette condition.

On ne peut pas davantage appliquer à ce livre le critérium de la science courante, à moins de lui avoir emprunté à lui-même le point de vue nécessaire à ce jugement. En ce cas, on ne manquera pas de constater que les conclusions auxquelles il aboutit ne contredisent en

rien le véritable esprit scientifique. L'auteur affirme qu'il n'a voulu par aucun mot trahir sa conscience scientifique.

Ceux qui voudraient atteindre par une autre voie aux vérités exposées dans ce livre, la trouveront indiquée dans mon ouvrage : La Philosophie de la Liberté. Par des méthodes différentes, ces deux ouvrages poursuivent le même but. Ils ne sont nullement nécessaires à l'intelligence l'un de l'autre, bien qu'il soit certainement utile de les lire tous deux.

Ceux qui chercheront dans le présent livre « les vérités dernières » ne seront guère satisfaits. Notre intention a été d'exposer d'abord les vérités fondamentales de la science spirituelle.

Certes, il est de la nature de l'homme de vouloir connaître d'emblée le commencement et la fin du monde, le but de l'existence et l'essence de Dieu.

Mais celui qui nourrit son esprit non point de mots et de concepts ne s'adressant qu'à l'intelligence, mais de connaissances réelles touchant la vie, celui-là sait qu'il n'a pas le droit d'exposer dans un ouvrage qui traite des débuts de la connaissance spirituelle, des vérités qui appartiennent à des degrés plus élevés de la Sagesse. Lorsque ces premières notions nous seront devenues familières, alors, seulement, nous saurons comment poser les questions d'ordre plus élevé. On trouvera dans un ouvrage du même auteur qui se rattache à celui-ci, la Science occulte, des données plus complètes sur le même sujet.

\*

\* \*

Quelques remarques supplémentaires seront encore utiles.

Quiconque, de nos jours, cherche à décrire des faits suprasensibles, doit être persuadé de deux choses d'une part que notre époque a besoin de cultiver la connaissance spirituelle. Mais, d'autre part, que la vie spirituelle actuelle est remplie d'idées et de sensations qui font apparaître cette description aux yeux de bien des personnes comme un tissu de folles et fantastiques rêveries. Notre époque actuelle a besoin de connaissances spirituelles, parce que celles que nous

acquérons sur le monde et sur la vie, par les méthodes ordinaires soulèvent une quantité de questions, auxquelles les vérités suprasensibles peuvent répondre. Il ne faut pas se faire d'illusion, en effet, sur la valeur des données que nous fournit le courant intellectuel moderne, concernant les problèmes fondamentaux de l'existence. Pour l'âme douée de sensibilité profonde, ces données ne constituent pas des réponses, mais bien des questions. Beaucoup d'entre nous s'imaginent, pendant un certain temps, avoir trouvé la solution des énigmes de l'existence dans les « données de la science exacte » et dans les déductions de maint penseur moderne. Mais si l'âme pénètre jusque dans les profondeurs où l'entraîne forcément une véritable compréhension d'elle-même, alors les faits qui lui sont apparus d'abord comme une solutions ne font plus que soulever la véritable question. Or, répondre à cette question-là, ce n'est pas simplement satisfaire une curiosité, c'est donner à l'âme le calme intérieur et le sang-froid. L'homme qui, par ses propres efforts, a trouvé cette réponse, non seulement a satisfait son besoin de connaître, mais s'est rendu apte à travailler et à remplir les devoirs que la vie lui présente. S'il ne trouvait pas de solution à ces problèmes, il se sentirait, au contraire, paralysé ; d'abord moralement puis même, physiquement. La connaissance des vérités suprasensibles, en effet, ne répond pas seulement à des besoins théoriques, elle favorise la pratique de la vie. Voilà pourquoi, précisément à cause du caractère particulier que revêt de nos jours la vie intellectuelle, il est indispensable que la science spirituelle ait sa place dans le domaine de la connaissance.

D'autre part, il est certain que beaucoup de personnes repoussent actuellement avec violence ce dont elles ont le plus grand besoin. Les opinions érigées sur « la base solide de l'expérience scientifique » exercent sur nombre d'esprits un si grand pouvoir qu'elles les contraignent à considérer comme pure folie le contenu d'un livre tel que celui-ci.

L'auteur qui expose ses expériences suprasensibles ne se fait aucune illusion à ce sujet. On pourrait être tenté de lui demander des preuves « irréfutables » de ce qu'il avance. Mais l'on ne songerait pas à l'illusion à laquelle on s'abandonnerait en le faisant. Car, sans en avoir conscience, on ne lui demanderait point les preuves inhérentes

au sujet, mais celles que l'on désirerait reconnaître, ou celles que l'on se sentirait capable d'apprécier.

L'auteur du présent ouvrage affirme que tout ce qu'il avance peut être accepté par tout homme qui s'appuie sur les données modernes des sciences naturelles. Il sait que l'on peut, à la fois, satisfaire à toutes les exigences de ces sciences et accepter la manière dont les mondes spirituels sont décrits ici. Bien plus, il pense que ceux qui sont familiarisés avec la véritable manière scientifique d'exposer des faits s'y sentiront d'autant plus à l'aise.

Quiconque se rallie à cette manière de voir éprouvera dans mainte discussion la vérité de cette profonde parole de Goethe : « Une doctrine fausse ne se laisse pas réfuter, car elle repose sur la conviction que le faux est vrai ». Il est inutile de discuter avec ceux qui n'acceptent que les preuves qui cadrent avec leur manière de penser. Quand on comprend ce qu'est une « preuve », on sait aussi que l'âme humaine atteint la vérité par d'autres voies que celle de la discussion. C'est dans cet esprit, que ce livre est livré à la publicité.

R. Steiner

## *Avant-propos pour la sixième édition.*

Une nouvelle édition du présent ouvrage étant devenue nécessaire, je l'ai, comme à mon habitude, soigneusement révisé. Les remarques que renferme la préface de la troisième édition, s'appliquant également à celle-ci, j'ai jugé utile de la conserver. Je me suis surtout efforcé, dans l'édition nouvelle, à mettre plus de clarté dans les détails de l'exposition. J'ai conscience de tout ce qui lui manque encore à ce point de vue. Lorsqu'on décrit le monde spirituel, la découverte du mot propre, de la tournure de phrase qui exprimeront un fait, qui rendront compte d'une expérience dépendent des progrès de l'âme au travers de ce monde. Quand l'heure est venue, l'expression se découvre d'elle-même, alors qu'elle restait introuvable lorsqu'on faisait effort pour la découvrir. Je crois qu'il m'a été permis de faire faire d'importants progrès à cette étude du monde spirituel. Maint détail n'a, pour moi, trouvé qu'à présent, son expression conforme. J'ai le droit de dire que, depuis dix ans, époque où parut la première édition, ce livre a participé aux expériences que mon âme a faites, en travaillant à accroître sa science des mondes spirituels. Bien que l'édition actuelle concorde absolument avec la première dans tout ce qu'elles ont d'essentiel et même dans leur rédaction, on pourra sentir, cependant, dans plusieurs passages, que j'ai traité ce livre comme un être vivant que j'aurais fait profiter de tout ce que je crois avoir acquis en dix années de recherches spirituelles. - Ce livre ne devant être qu'une nouvelle édition de l'ancien ouvrage et non point un ouvrage entièrement nouveau, j'ai été obligé de maintenir dans certaines limites les transformations que je lui faisais subir. Je me suis efforcé, notamment, en l'augmentant et en le révisant, de prévoir les questions que pourraient susciter certains passages et d'y répondre au cours du livre.

J'écris ces lignes, qui serviront de préface à la sixième édition, à une époque troublée et mon âme est émue. La dernière page était imprimée, lorsque fondit sur l'Europe le lourd destin que l'humanité est en train de vivre. Il me semble impossible, en écrivant cette préface de ne pas faire allusion aux sentiments qui assaillent l'âme en un pareil moment.

*7 septembre 1914*

*R. Steiner*

## *Avant-propos de R. Steiner pour la 9ème édition*

Cette fois encore, comme pour les éditions précédentes, j'ai remanié le texte de cet ouvrage. Et ce remaniement m'a entraîné à un nombre assez considérable de développements et additions.

Le chapitre intitulé Réincarnation de l'esprit et destin, notamment, s'y trouve presque entièrement refondu. Il ne m'a paru nécessaire toutefois de modifier en rien ce qui, précédemment, avait été dit touchant les résultats de l'investigation spirituelle scientifique. Aussi rien d'essentiel n'a-t-il été éliminé ; par contre, beaucoup de choses ont été ajoutées. Dans le domaine de la science spirituelle, on éprouve constamment le besoin, à l'égard de son propre exposé, d'y revenir pour le rendre plus clair à l'aide de certaines lumières que l'on voudrait projeter de différents points. Dans l'avant-propos de la sixième édition, je me suis déjà expliqué sur la manière dont on se trouve enjoint de mettre en évidence, dans la frappe des mots, dans la formation des expressions, l'expérience' psychique mouvante, en cours. Dans cette nouvelle édition, tout particulièrement, j'ai donné suite à cette injonction. Pour cette raison, cette édition peut à bon droit être annoncée comme « revue et considérablement augmentée ».

*Juillet 1918.*

*R.Steiner*

## ***Remarques concernant la nouvelle édition de ce livre***

En 1918, avant que ne parût la neuvième édition de cet ouvrage, je l'ai soigneusement révisé. Depuis cette époque la conception anthroposophique du monde que j'y ai exposée a été combattue dans de nombreux écrits. En 1918, j'ai fait à cet ouvrage de multiples additions et j'en ai développé plusieurs points.

L'édition actuelle n'a pas donné lieu au même travail. Si l'on veut bien considérer qu'au cours de sa rédaction j'ai envisagé moi-même, en maint passage, toutes les critiques auxquelles il pouvait donner lieu, les pesant et m'efforçant de les réfuter, on saura l'essentiel de ce que je pourrais répondre à mes contradicteurs.

Les raisons d'ordre intérieur qui m'ont incité en 1918 à augmenter la nouvelle édition de ce livre n'existent pas aujourd'hui. Ma conception anthroposophique du monde s'est, cependant, développée sur bien des points et il m'a été permis de l'approfondir d'une façon toute particulière durant ces quatre années. Les données de cet ouvrage fondamental n'en ont nullement été branlées et j'ai jugé, au contraire, que l'exposé qui en était fait ne méritait aucune transformation essentielle.

*Rudolf Steiner*  
24 Novembre 1922

## INTRODUCTION

Lorsqu'en automne de l'année 1813, Johann Gottlieb Fichte exposa sa » doctrine », fruit de toute une vie consacrée au service de la vérité, il prononça, en commençant son discours, les paroles suivantes : « Ma doctrine implique un organe de perception intérieur tout nouveau, par lequel se révèle un monde inconnu à l'homme ordinaire. » Et il montra, dans une comparaison, combien sa doctrine doit apparaître incompréhensible à quiconque veut la juger à l'aide des représentations que suscitent en nous nos sens ordinaires. « Supposez, dit-il, un monde d'aveugles-nés qui ne connaissent des choses et de leurs rapports entre elles que ce que le sens du toucher leur permet d'en percevoir. Introduisez-vous parmi eux et parlez-leur des couleurs et de tous les phénomènes que produit la lumière et que ne perçoivent que les yeux. Il arrivera de deux choses l'une : ou bien vos paroles ne représenteront rien aux aveugles, et c'est ce qui peut vous arriver de plus heureux, car vous ne tarderez pas à vous apercevoir de votre erreur et, à moins qu'il ne vous soit possible de leur ouvrir les yeux, vous interromprez vos vains discours »... etc.

Or, celui qui veut parler aux hommes des choses auxquelles Fichte fait ici allusion, joue trop souvent le rôle du voyant parmi les aveugles-nés. Cependant ces choses concernent la nature véritable de l'être humain et son but suprême. Et il faudrait désespérer de l'humanité si l'on devait se croire tenu « d'interrompre ses vains discours ». Il ne faut pas douter un seul instant, au contraire, de la possibilité « d'ouvrir les yeux » à toute personne de bonne volonté, afin de lui permettre de voir les choses dont parle Fichte. Tous ceux qui ont senti que s'était développé en eux « l'organe de perception

intérieur » qui leur révélait la nature véritable de l'homme cachée aux sens extérieurs, ont basé leurs écrits et leurs paroles sur la croyance en cette possibilité.

Voilà pourquoi dès la plus haute antiquité on a parlé d'une « science secrète ». Ceux qui connaissent cette science sont aussi sûrs de ce qu'ils possèdent, que ceux qui ont des yeux bien développés sont sûrs de posséder des perceptions visuelles. La science secrète n'a pas besoin pour eux de « preuves ». Et ils savent que les personnes qui ont, comme eux, développé le « sens supérieur », n'en demandent pas non plus. Ils peuvent leur parler comme un voyageur parlerait de l'Amérique à des personnes qui n'ont pas elles-mêmes visité ce pays, mais qui peuvent se le représenter, parce qu'elles y verraient tout ce que leur rapporte le narrateur, si occasion s'en présentait.

Mais l'observateur des mondes suprasensibles ne doit pas parler aux seuls explorateurs de ces mondes. Ses paroles s'adressent à tous les hommes. Car les choses qu'il rapporte les concernent tous : bien plus, il sait que sans la connaissance de ces choses nul n'est « homme » au vrai sens du mot. Et il s'adresse à tous les hommes, parce qu'il se rend compte qu'il existe plusieurs degrés dans la compréhension de ce qu'il enseigne. Il sait que même ceux qui sont encore loin de l'heure où l'investigation spirituelle leur sera permise, peuvent le comprendre. Car il est donné à tout homme de sentir et de comprendre la vérité. Et c'est à cette faculté de compréhension propre à toute âme saine qu'il s'adresse tout d'abord. Il sait aussi qu'en cette compréhension gît une force qui, peu à peu, entraînera l'homme à des degrés supérieurs de connaissance. Le sentiment de la vérité est, en effet, le magicien qui ouvre « l'œil de l'esprit » même à ceux qui, au début, ne voyaient rien de ce dont on leur parle. Ce sentiment agit dans l'ombre; l'âme ne voit pas, mais, grâce à lui, la puissance de la vérité s'empare d'elle, et, peu à peu, en la pénétrant, éveille en elle le « sens supérieur ».

Selon les individus, il faut plus ou moins de temps pour atteindre ce but ; quiconque est doué de patience, l'atteindra sûrement. Car, si tous les aveugles-nés physiques ne peuvent pas être opérés, tout oeil spirituel peut être ouvert, il n'y a là qu'une question de temps. L'érudition et la culture scientifique ne sont pas des conditions

nécessaires au développement de ce « Sens supérieur ». L'homme inculte peut y atteindre aussi bien que le savant. Ce que, de nos jours, on a l'habitude d'appeler la « science pure » peut même souvent être gênante. Car cette science n'accorde tout naturellement de « réalité » qu'aux objets accessibles aux sens ordinaires. Et si grands que soient les services qu'elle rend à la connaissance de cette réalité, elle crée une quantité de préjugés qui ferment l'accès des réalités d'ordre supérieur, quand elle veut appliquer à tout savoir humain, quelle qu'en soit la nature, des mesures qui ne sont nécessaires et bienfaisantes que dans son domaine particulier.

A tout ce que je viens de dire on oppose souvent qu'il existe pour la connaissance humaine des « limites infranchissables » et, qu'en conséquence, toute donnée qui ne respecterait pas ces « limites » doit être repoussée. On considère comme un insensé l'homme qui prétend affirmer certaines connaissances concernant des choses que la majorité considère comme en dehors des limites imposées à l'intelligence humaine. Mais on oublie que la connaissance supérieure présuppose le développement de la puissance cognitive de l'homme. En sorte que des objets, qui se trouvaient auparavant en dehors des limites de la connaissance, entrent dans ces limites, lorsque s'éveillent certaines facultés qui sommeillent en chacun de nous.

Un point est essentiel : à quoi sert, pourrait-on nous demander, de parler aux hommes de vérités qu'ils sont encore incapables de saisir par eux-mêmes, qui, par conséquent, leur demeurent étrangères ? Ce n'est point ainsi qu'il faut considérer la question. Certaines facultés sont indispensables à la découverte de ces vérités supérieures ; mais tout homme auquel elles sont communiquées peut les comprendre, pourvu qu'il fasse usage d'une logique impartiale et d'un sentiment absolu de la vérité. Ce livre ne traitera d'aucune chose qui ne puisse donner l'impression, à celui qui l'accueille sans préjugé intellectuel et avec un libre sentiment de la vérité, qu'elle répond de façon satisfaisante aux énigmes de la vie humaine et de l'univers. La question qui se pose est celle-ci : si les choses qu'avance ce livre étaient vraies, la vie y trouverait-elle une explication satisfaisante ? Vous verrez que la vie confirmera pour chacun de vous, la véracité des enseignements donnés.

N'allez pas croire qu'il suffise que le sens supérieur se soit ouvert chez un homme pour qu'il acquiert la maîtrise dans ces domaines élevés. Pour cela il faut de la « science » au même titre que lorsqu'il s'agit du domaine des réalités ordinaires. Pas plus qu'on n'est un « savant » parce qu'on possède des sens bien développés, on n'est un « sage » parce qu'on a atteint la « vision » supérieure. Et puisque, en vérité, toute réalité, que ce soit la réalité inférieure ou la réalité spirituelle supérieure, n'est qu'un des côtés différents d'une seule et même entité fondamentale, l'homme ignorant en ce qui concerne les connaissances inférieures, le restera généralement aussi, lorsqu'il s'agira de connaissances plus hautes.

Ce fait éveille chez l'homme qui se sent appelé par une vocation spirituelle à se prononcer sur les domaines élevés de l'existence, un sentiment de responsabilité sans bornes. Il lui impose la modestie et la réserve. Mais il ne doit empêcher personne de s'occuper des vérités supérieures, pas même celui auquel la vie ne permet pas de s'instruire dans les sciences ordinaires. Car on peut accomplir parfaitement son devoir d'homme sans rien comprendre à la Botanique, à la Zoologie, aux Mathématiques, ou à toute autre science. Par contre, on ne peut pas être « homme » au sens complet du mot, sans avoir pénétré d'une façon quelconque l'essence et la destinée de l'homme que nous dévoile la science spirituelle.

L'homme qualifie de « divin » l'idéal le plus haut vers lequel il puisse lever les yeux. Et il sent que sa destinée suprême doit, en quelque manière, être liée à cette divinité. C'est pourquoi nous sommes en droit d'appeler « Sagesse divine » ou « *Théosophie* » cette sagesse qui, dépassant le monde des sens, révèle à l'homme son essence et sa destinée. On peut appeler *Science Spirituelle* l'étude des phénomènes spirituels qui se passent dans la vie humaine et dans l'univers. Dans ce livre nous avons réuni les données qui ont trait particulièrement au noyau spirituel de l'être humain : c'est pourquoi le nom de théosophie lui convient, ayant été depuis des siècles employé dans ce sens.

L'auteur n'expose rien qui ne soit pour lui un fait, dans le même sens où un phénomène du monde extérieur est un fait pour les yeux, les oreilles et l'entendement ordinaire. N'a-t-on pas affaire ici à des expériences accessibles à toute personne résolue à suivre la voie

désignée dans un chapitre particulier de cet ouvrage sous le nom de « Sentier de la connaissance » ? Le point de vue qui sied aux choses du monde spirituel est celui qui accorde à l'intelligence et au sentiment normalement développés, la capacité de saisir tout enseignement réel découlant des mondes supérieurs. Il admet qu'en prenant pour point de départ cette intelligence et ce sentiment des choses, on peut faire un pas important vers le développement de la vision personnelle, bien qu'il faille encore autre chose pour l'atteindre. C'est fermer la porte à la véritable connaissance supérieure que de mépriser cette voie et de ne chercher que par d'autres moyens l'accès des mondes spirituels. Avoir pour principe de n'admettre l'existence de ces mondes qu'après les avoir vus, c'est entraver cette vision même. Vouloir d'abord comprendre par la pensée saine ce que plus tard on observera, c'est favoriser la vision. C'est provoquer, comme par enchantement, l'apparition de forces essentielles à l'âme, celles qui la mèneront à la « vision du voyant ».

## LA NATURE DE L'HOMME

Les paroles suivantes de *Goethe* caractérisent en termes heureux le point de départ de l'une des voies par lesquelles nous pouvons parvenir à la connaissance de la nature humaine :

*« Dès lors que l'homme prend conscience des objets qui l'entourent, il les considère par rapport à lui-même ; et il a raison, car toute sa destinée dépend de l'impression favorable ou défavorable qu'ils font sur lui, de l'attrait qu'il trouve à ces objets, ou de la répulsion que ceux-ci lui inspirent, de l'utilité qu'ils peuvent avoir pour lui ou du dommage qu'ils peuvent lui causer. Cette manière toute naturelle de considérer les choses et de les estimer paraît être aussi facile qu'elle est nécessaire, et, pourtant, elle expose l'homme à mille erreurs qui, souvent, le remplissent de confusion et d'amertume.*

*« Une tâche beaucoup plus lourde est assumée par ceux qui, dans leur avidité de connaître, cherchent à observer les choses de la nature en elles-mêmes et dans leurs rapports entre elles ; car bientôt ils perdent les points de comparaison dont ils s'aidaient quand ils considéraient les choses par rapport à eux-mêmes, êtres humains. Il leur manque ce critérium représenté par l'impression favorable ou défavorable, par l'attrait ou la répulsion, par l'utilité ou le dommage que leur causeraient les choses, ils doivent y renoncer complètement ; comme des êtres indifférents aux choses et pour ainsi dire divins, ils doivent rechercher et observer ce qui est et non ce qui leur plaît. C'est ainsi que le vrai botaniste ne doit être touché ni par la beauté, ni par l'utilité des plantes ; il doit examiner leur structure, leurs rapports avec l'ensemble du règne végétal ; et, de même que le soleil luit sur toutes les plantes et les fait éclore, de même le botaniste doit les considérer et les envelopper toutes d'un même regard calme et*

*tirer, non de lui-même, mais du milieu des objets qu'il observe les données de son jugement, les mesures de sa connaissance. »*

Cette pensée de Goethe attire notre attention sur trois points. En premier lieu, sur les objets eux-mêmes dont l'existence nous est continuellement révélée par nos sens, objets que nous touchons, que nous sentons, goûtons, entendons et voyons. En second lieu, sur les impressions que ces objets font sur nous, sur le plaisir ou le déplaisir, sur le désir ou l'aversion qu'il nous inspirent et qui se manifestent par le caractère agréable ou désagréable, utile ou nuisible que nous leur attribuons. Et, en troisième lieu, sur les connaissances que nous acquérons en tant qu'êtres « pour ainsi dire divins » sur la nature de ces objets, sur les mystères de leur existence et de leur activité. Les trois domaines auxquels font allusion les paroles de Goethe se distinguent nettement dans la vie humaine. Et l'homme se rend compte qu'il se rattache au monde de trois manières différentes. La première manière lui est innée, c'est celle qui lui fait accepter le monde comme une donnée immédiate de ses sens. La seconde manière est celle qui lui fait accorder une signification aux choses par rapport à lui. Et la troisième est celle qui représente le but vers lequel il doit tendre sans cesse.

Pourquoi le monde revêt-il pour l'homme ces trois aspects ? Le plus simple examen peut nous l'apprendre. Je traverse une prairie parsemée de fleurs. Les fleurs révèlent leurs couleurs à mes yeux. C'est là la donnée du monde que j'accepte. Je trouve plaisir à la magnificence de ces couleurs. Je m'approprie ainsi la donnée. Par mes sentiments, je rattache les fleurs à ma propre existence. Après un an, je repasse par la même prairie. D'autres fleurs y poussent. Une joie nouvelle m'est donnée par elles. Elle réveillera le souvenir de la joie que j'éprouvais il y a un an. Celle-ci demeure en moi, l'objet qui la fit naître n'est plus. Mais les fleurs que je vois actuellement sont de la même nature que celles de l'an passé, les mêmes lois ont présidé à leur croissance. Que je me sois instruit sur cette nature et sur ces lois, et je les retrouverai dans les fleurs de cette année, comme je les ai trouvées dans celles de la saison dernière. Les fleurs de l'an dernier ont disparu, me dirai-je, la joie qu'elles m'ont communiquée ne demeure que dans mon souvenir, elle n'est plus liée qu'à mon existence. Mais la nature de ces fleurs et les lois que j'ai reconnues

en elles l'an passé et que je retrouve à présent, celles-là demeureront tant que pousseront des fleurs pareilles. Cette nature et ces lois se sont révélées à moi, mais elles ne dépendent nullement de mon existence, comme en dépend ma joie. Le sentiment demeure en moi; les lois, l'essence des fleurs résident en dehors de moi, dans le monde.

Voilà comment l'homme se met constamment en rapport avec le monde de trois manières. Ne cherchons pas pour le moment à interpréter ce fait, acceptons le simplement tel qu'il se présente à nous. Il en résulte que la nature humaine a trois côtés. Et ce sont ces trois côtés que, jusqu'à nouvel ordre, nous désignerons ici sous les noms de corps, âme et esprit. Toute idée préconçue ou même toute hypothèse dont on voudrait les charger ne ferait que nuire à l'intelligence de ce qui va suivre.

Par *corps* nous entendons ce par quoi les choses du monde environnant se révèlent à l'homme; telles, dans l'exemple qui précède, les fleurs de la prairie.

Par *âme*, ce par quoi l'homme rattache les choses à sa propre existence, ce par quoi il éprouve du plaisir ou de la peine, de l'attrait ou de la répulsion à l'égard de ces choses.

Par *esprit*, nous entendons ce qui se révèle à lui quand, selon la parole de Goethe, il contemple les choses « comme un être en quelque sorte divin ».

C'est dans ce sens que l'homme se compose du corps, de l'âme et de l'esprit. Par le moyen de son corps, l'homme peut, immédiatement se mettre en rapport avec les choses; grâce à son âme, il conserve en soi les impressions qu'elles lui ont faites; et dans son esprit se révèle à lui l'élément durable, inhérent aux choses elles-mêmes. On ne peut espérer comprendre l'homme qu'en le considérant sous ces trois côtés, car ils le montrent en relation avec le reste du monde de trois manières différentes.

Son corps le met en relation avec les objets qui s'offrent du dehors à ses sens. Les substances du monde extérieur composent ce corps; les forces du monde extérieur agissent sur lui. Il peut observer sa propre

existence corporelle au moyen de ses sens, exactement comme il observe les objets du monde extérieur.

Mais il lui serait impossible de considérer de la même manière l'existence de l'âme. Tous les phénomènes physiques qui se passent en moi, peuvent être observés par les sens physiques. Mon plaisir ou ma peine, ma joie ou ma douleur, ne peuvent être perçus ni par moi, ni par un autre, au moyen des sens physiques. La vie de l'âme est un domaine inaccessible à la perception sensible. L'existence physique de l'homme est manifeste aux yeux de tous, mais la vie de l'âme est un domaine qui n'appartient qu'à lui.

Par l'esprit, enfin, le monde extérieur lui est révélé d'une manière plus haute. Les mystères du monde se dévoilent en lui, il est vrai, mais par l'esprit il se dépasse lui-même, et il laisse les choses parler leur propre langage, lui apprendre ce qui a, pour elles, et non pour lui, une signification.

Nous levons les yeux vers le ciel étoilé : le ravissement qu'éprouve notre âme fait partie de nous-même; les lois éternelles des étoiles que notre pensée, que notre esprit saisissent ne nous appartiennent point, elles appartiennent aux astres.

L'homme est donc citoyen de trois mondes. Par son corps, il appartient au monde que son corps perçoit ; par son âme, il édifie son propre monde ; par son esprit, se révèle à lui un monde supérieur aux deux autres.

Il nous paraît évident que, étant données les différences fondamentales qui existent entre ces trois mondes, nous devons leur appliquer trois modes distincts d'observation, qui nous permettront de les connaître et de saisir la part que l'homme prend à leur existence.

## I. — LA NATURE PHYSIQUE DE L'HOMME

Par les sens physiques on connaît le corps de l'homme, et le mode d'observation qui lui est propre ne saurait être différent de celui que nous appliquons à tout autre objet sensible. On peut considérer l'homme comme on considère les minéraux, les végétaux, les animaux. Il est apparenté à ces trois formes d'existence. Comme le minéral, il édifie son corps de substances empruntées à la nature ; comme la plante, il croît et se reproduit ; comme l'animal, il perçoit les objets qui l'entourent et, avec les impressions qu'ils produisent sur lui, il construit sa vie intérieure. On est donc en droit de reconnaître à l'homme une existence minérale, une existence végétale et une existence animale.

La diversité de structure que présentent les minéraux, les plantes et les animaux correspond à ces trois modes d'existence. Et on n'est en droit d'appeler corps que cette structure, cette forme que les sens perçoivent. Or, le corps de l'homme diffère de celui de l'animal. Chacun doit reconnaître cette différence quelque opinion qu'il puisse professer par ailleurs sur la parenté de l'homme avec l'animal. Même le matérialiste le plus absolu qui nie l'existence de toute âme, est tenu de souscrire à cette phrase de Carus dans son ouvrage : « L'Organon de la connaissance de la Nature et de l'Esprit » :

*« La structure intime et délicate du système nerveux et particulièrement celle du cerveau, demeure, il est vrai, pour le physiologiste et l'anatomiste, une énigme irrésolue ; mais il est un fait tout à fait établi, c'est que la concentration de ces structures s'accroît de plus en plus dans l'animalité pour atteindre chez l'homme un degré qu'elle ne possède chez aucun autre être ; ce fait est de la plus haute importance pour le développement intellectuel de l'homme, on peut même affirmer qu'il suffit à l'expliquer. Quand le*

*cerveau ne s'est pas convenablement développé, quand il est resté petit et chétif, comme chez le microcéphale et l'idiot, il est de toute évidence qu'il ne saurait pas plus être question de production d'idées personnelles et de connaissance, qu'il ne saurait être question de propagation de l'espèce chez des personnes dont les organes de reproduction sont atrophiés. En revanche, la structure harmonieuse et forte du corps entier et en particulier du cerveau ne peut évidemment pas tenir lieu de génie, mais elle est, en tous les cas, la condition primordiale et indispensable à l'élaboration d'une connaissance supérieure ».*

De même que l'on reconnaît au corps humain les trois modes d'existence, minéral, végétal et animal, il faut lui en accorder encore un quatrième qui est le mode spécifiquement humain. Par le mode minéral de son existence l'homme est apparenté à tout le monde visible, par le mode végétal, à tous les êtres qui croissent et se reproduisent, par le mode animal à tous ceux qui perçoivent leur entourage et qui développent une vie intérieure sur la base des impressions extérieures ; par le mode humain de son existence, l'homme forme déjà, même au point de vue du corps, un règne à part.

## II. — LA NATURE PSYCHIQUE DE L'HOMME

Constituant un monde intérieur particulier, la nature psychique de l'homme diffère de sa nature physique. Son caractère spécial nous apparaît dès que nous considérons la sensation, même la plus élémentaire. Nul ne saurait dire, de prime abord, si un autre a exactement la même sensation que lui. Le daltonisme est un fait connu. Aux personnes qui en sont atteintes, les objets n'apparaissent colorés qu'en différentes nuances de gris. D'autres ne sont aveugles qu'à certaines couleurs. L'image du monde que leurs yeux leur donnent est différente de celle que perçoivent les hommes dont la vue est considérée comme normale. On peut en dire à peu près autant des autres sens. Sans aller plus loin, nous pouvons conclure de ce qui précède que la plus simple des sensations appartient déjà au monde intérieur. Par mes sens physiques, je peux percevoir la table rouge que perçoit également un autre homme; mais je ne peux pas percevoir la sensation du rouge qu'a cet autre homme.

Par conséquent il faut considérer les sensations comme des phénomènes psychiques. Qu'on saisisse ce fait dans toute son évidence et l'on cessera bientôt de considérer les expériences intérieures comme des phénomènes uniquement cérébraux. A la sensation se rattache en premier lieu le sentiment. Parmi nos sensations, les unes nous causent du plaisir, les autres de la peine. Ce sont là des modifications de notre vie intérieure. Nous édifions, avec nos sentiments, un second monde qui vient s'ajouter au monde extérieur, lequel agit sur nous du dehors. Un troisième facteur intervient, c'est la volonté. Par la volonté nous réagissons sur le monde extérieur. Et nous impressionnons ainsi le monde extérieur par notre être intérieur. L'âme humaine se déverse en quelque sorte vers l'extérieur par ses actes volontaires. Les actes de l'homme se

distinguent des phénomènes de la nature en ce qu'ils portent l'empreinte de sa vie intérieure.

Ainsi l'âme est, en face de la nature, le propre de l'homme. Il reçoit du dehors les excitations ; mais, conformément à celles-ci, il construit en lui-même un monde qui lui est propre. Sur la base du corps s'édifie donc la vie de l'âme.

### III. — LA NATURE SPIRITUELLE DE L'HOMME

La vie psychique de l'homme n'est pas uniquement déterminée par le corps. Nous ne courons pas, sans but, ni direction, d'une sensation à l'autre ; nous n'agissons pas non plus sous l'impulsion d'une excitation quelconque provenant de notre corps ou du monde extérieur. Nous réfléchissons sur nos perceptions et sur nos actions. Ainsi, nous acquérons des connaissances sur les objets de nos actions, et nous apportons de la logique dans notre vie. Nous savons que nous n'accomplirons dignement notre devoir d'homme que si notre connaissance et nos actes sont guidés par des pensées justes. Notre âme se trouve donc placée entre deux nécessités. Elle est déterminée par les lois du corps, c'est là une nécessité que lui impose la nature. Elle se laisse déterminer par les lois logiques qui la conduisent à bien penser, parce qu'elle en reconnaît elle-même la nécessité. L'homme est soumis par la nature aux lois d'assimilation et de désassimilation; il se soumet lui-même aux lois de la pensée. Il se rattache ainsi à un ordre supérieur à celui de la nature auquel l'astreint son corps : c'est l'ordre de l'esprit. Autant la vie du corps diffère de celle de l'âme, autant celle-ci diffère de la vie de l'esprit. Tant qu'on ne parle que des particules de carbone, d'hydrogène, d'azote et d'oxygène qui entrent dans la composition du corps, on n'envisage pas l'âme. La vie de l'âme ne commence que lorsque, à ces mouvements moléculaires, s'ajoute la sensation : je goûte une saveur sucrée, j'éprouve un plaisir, De même, on n'atteint pas l'esprit tant qu'on ne considère que les impressions psychiques que nous éprouvons lorsque nous nous abandonnons complètement au monde extérieur et à la vie de notre corps. Cette vie psychique constitue bien plutôt la base de la vie spirituelle, comme la vie du corps est la base

de la vie de l'âme. Le savant naturaliste s'occupe du corps, le psychologue de l'âme et l'investigateur spirituel de l'esprit.

Il faut exiger de toute personne qui veut arriver à comprendre par la pensée la nature humaine, qu'elle étudie sa propre personnalité, afin d'y distinguer clairement le corps, l'âme et l'esprit.

#### IV. — LE CORPS, L'AME ET L'ESPRIT

Nous ne nous ferons une idée exacte de notre propre nature que si nous nous rendons compte du rôle qu'y joue la pensée. Le cerveau en est l'instrument physique. De même qu'il faut un oeil bien constitué pour voir les couleurs, il faut à la pensée un cerveau bien conformé. Le corps humain est ainsi construit qu'il trouve son couronnement dans l'organe de l'esprit, le cerveau. On ne comprend la structure du cerveau de l'homme, que si on le considère au point de vue de sa tâche, qui est de servir de base physique à l'esprit pensant. L'étude comparée du règne animal fait ressortir clairement cette destination. Chez les amphibiens, le cerveau est encore petit en comparaison de la moelle épinière; il grandit chez les mammifères. Chez l'homme, c'est l'organe relativement le plus grand de tout l'organisme.

Beaucoup de préjugés s'opposent au point de vue que nous avons adopté ici concernant la Pensée. Bien des personnes sont portées à déprécier la pensée et à lui préférer « la vie intime du sentiment, de la sensation ». On va même jusqu'à dire que ce n'est pas par la « froide pensée », mais par la chaleur du sentiment, par le pouvoir immédiat de la sensation qu'on s'élève aux connaissances supérieures. Ceux qui parlent ainsi craignent d'émousser leurs sentiments par la pensée claire. Ils ont raison s'ils ne considèrent que la pensée courante, celle qui s'applique aux objets d'utilité pratique. Mais le contraire est vrai, lorsqu'il s'agit des pensées qui nous entraînent vers des régions supérieures de l'existence. Aucun sentiment, aucun enthousiasme ne saurait égaler les sensations de chaleur, de beauté et de grandeur qu'éveillent en nous les pensées pures, cristallines que nous dirigeons vers les mondes supérieurs. Les sentiments les plus hauts ne sont pas ceux qui naissent « d'eux-mêmes », mais ceux que l'on conquiert par le travail énergique de la pensée.

Le corps humain est construit en vue de la pensée. Les substances et les forces du règne minéral se retrouvent en lui, mais elles sont disposées de manière à permettre la manifestation de la pensée. Nous appellerons le corps minéral, dont la structure répond à ce but déterminé, le corps physique de l'homme. Le corps minéral, qui trouve son couronnement dans le cerveau doit son existence à la génération et atteint son plein développement par la croissance.

La génération et la croissance sont communes à l'homme, à la plante et à l'animal ; elles différencient l'être vivant du minéral inerte. L'être vivant naît de l'être vivant par le germe, une lignée vivante rattache le descendant à l'ancêtre ; tandis que les forces qui provoquent la naissance d'un minéral s'exercent sur les substances qui le composent.

Le cristal de roche doit son existence aux forces inhérentes au silice et à l'oxygène qui se combinent en lui. Par contre, il nous faudra remonter par le germe aux organismes paternel et maternel pour trouver les forces qui édifient un chêne. Et la forme du chêne se transmet par la génération de l'ascendant au descendant. Nous nous trouvons ici en face de conditions innées, inhérentes à la plante. C'était une conception grossière que celle qui admettait que les animaux inférieurs et même les poissons pussent se former du limon de la terre. La forme de l'être vivant se transmet par hérédité. Le développement que poursuit un organisme vivant, dépend entièrement des organismes dont il est issu, autrement dit, de l'espèce à laquelle il appartient. Les substances qui le composent changent constamment, mais il conserve durant toute son existence les caractères de son espèce et il les transmet à ses descendants. C'est donc l'espèce qui détermine la combinaison des substances. Nous appellerons force vitale la force qui détermine l'espèce. De même que les forces minérales s'expriment dans les cristaux, de même la force vitale constructrice s'exprime dans les espèces ou formes de la vie animale ou de la vie végétale.

Nous percevons les forces minérales par le moyen de nos sens. Et nous ne percevons que les objets auxquels nos sens s'appliquent. Sans oeil, nous ne percevrions pas la lumière et sans oreille le son. Des sens possédés par l'homme, les organismes inférieures n'ont que

celui du toucher. Ils ne perçoivent, à la manière des hommes, que les forces minérales qui sont accessibles au toucher. Le monde s'enrichit pour les organismes animaux supérieurs dans la mesure où se développent chez eux les autres sens. Il dépend donc des organes que possède un être vivant que le monde existant en dehors de lui existe également pour lui, en tant que perception et que sensation. Un certain mouvement de l'air se traduit chez l'homme en sensation auditive.

Nous ne percevons pas par nos sens ordinaires les manifestations de la force vitale. Nous voyons les couleurs de la plante, nous sentons son parfum, la force vitale reste cachée à ce genre d'observation. Nous ne pouvons nier la force vitale parce que nos sens ne la perçoivent pas, pas plus que l'aveugle n'est en droit de nier les couleurs qu'il ne peut voir. Les couleurs existent pour l'aveugle dès qu'il a été opéré ; de même outre les individus, les diverses espèces animales ou végétales créées par la force vitale, nous deviennent perceptibles, quand l'organe approprié s'ouvre en nous. Un monde tout nouveau se découvre alors.

Nous percevons, outre les couleurs, les parfums, etc., des êtres vivants, la vie même qui les anime. Dans chaque plante, dans chaque animal nous voyons, en plus de la forme physique, la forme spirituelle remplie de vie. Nous appellerons celle-ci le Corps Éthérique ou Corps Vital <sup>1 et 2</sup>.

---

<sup>1</sup> Il y a peu de temps encore le fait de parler d'une « force vitale » vous classait parmi les esprits non scientifiques. Actuellement on voit poindre ici et là, au sein de la science, une tendance à admettre l'idée de la « force vitale » qu'on reconnaissait autrefois. Lorsqu'on pénètre le sens du développement de la science moderne, on reconnaît, cependant, que ceux qui nient la force vitale ont une logique plus conséquente. La « force vitale » ne fait nullement partie de ce que l'on appelle actuellement les « forces naturelles ». Et si l'on ne veut pas s'élever à des habitudes de penser et à des modes de représentation supérieurs à ceux qui règnent actuellement, on ne devrait pas parler de « force vitale ». Seule la méthode de penser et les hypothèses de la « science spirituelle » permettent d'envisager ces choses, sans s'exposer à des contradictions. Même les penseurs qui veulent baser leurs opinions sur les sciences naturelles pures, ont abandonné

---

aujourd'hui la croyance qui fut celle de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, et qui n'admettait, pour l'explication des phénomènes de la vie, d'autres forces que celles de la nature inanimée. L'ouvrage d'un naturaliste aussi sérieux que Oscar Hertwig « Le devenir de l'organisme ; réfutation de la théorie du hasard de Darwin », est une production scientifique d'une grande portée. Elle s'oppose à la théorie d'après laquelle les lois physiques et chimiques peuvent seules coopérer à l'édification de l'être vivant. Il est également important de constater que ce que l'on appelle le néovitalisme reprend l'idée de l'existence de forces particulières aux êtres vivants, idée que nourrissaient les anciens partisans de la « force vitale ». Mais on ne dépassera pas, dans ce domaine, certaines conceptions abstraites et schématiques, si l'on ne veut pas admettre que le principe qui agit sur l'être vivant par delà les forces organiques, n'est accessible qu'à une perception directe des objets suprasensibles. Il ne s'agit pas ici de développer les méthodes de la science naturelle dans le sens où elles ont été appliquées à l'étude de l'inorganique et de les transporter dans le domaine de la vie ; il s'agit de se rendre maître d'une nouvelle méthode de connaissance.

*Précision* : Longtemps après la rédaction de cet ouvrage, l'auteur donna au corps éthérique ou vital le nom de « Corps des forces constructrices ». Il y fut amené par le sentiment qu'on ne pourra jamais assez faire pour éviter la confusion qui se produit entre ce que nous appelons le corps éthérique et ce que l'ancienne science naturelle appelait « force vitale ». Dans un certain sens, l'auteur s'accorde avec les savants modernes qui rejettent cette vieille conception d'après laquelle on prétendait expliquer la façon particulière dont les forces inorganiques agissent au sein de l'organisme. Or, elles n'agissent pas autrement en lui que dans le monde inorganique. Les lois de la nature inorganique s'appliquent de la même manière à l'organisme qu'au cristal, par exemple. Mais il y a dans l'organisme quelque chose qui n'existe pas dans l'inorganique : c'est la vie formatrice. Celle-ci dépend du corps éthérique ou corps des forces constructrices. Admettre son existence ne saurait nullement nuire à la tâche toute justifiée que s'est imposée la science naturelle : celle-ci étudie dans l'organisme l'action des forces qu'elle observe dans la nature inorganique et refuse d'admettre que ces forces-là soient modifiées par une force vitale quelconque.

<sup>2</sup> Lorsque nous parlons du « sens du toucher » que possèdent les organismes inférieurs, nous n'entendons pas par là ce que l'on désigne ordinairement par ce mot, lorsqu'on décrit les « sens ». A l'usage habituel de ce terme la science spirituelle pourrait faire de nombreuses objections. Nous entendons

Voici comment la chose se présente à l'investigateur de la vie spirituelle. Le corps éthérique n'est pas pour lui le simple produit des substances et des forces du corps physique, c'est un véritable corps indépendant et c'est lui, au contraire, qui donne la vie aux substances et aux forces physiques. Nous plaçant au point de vue de la science spirituelle, nous dirons : un corps exclusivement physique, un cristal par exemple, doit sa structure aux forces constructrices physiques inhérentes aux substances inertes ; un corps vivant ne doit pas sa forme à ces forces-là, car dès l'instant où la vie lui échappe et où il est abandonné aux seules forces physiques, il tombe en décomposition. Le corps vital est une entité qui, durant la vie, préserve à chaque instant le corps physique de la décomposition. Pour voir ce corps vital, pour le percevoir chez un autre être, il faut que l'oeil spirituel soit éveillé. On peut admettre l'existence de ce corps pour des raisons logiques, on peut le voir avec l'oeil spirituel, comme on voit la couleur avec l'oeil physique. Qu'on ne se formalise pas du terme « corps éthérique ». Le mot d' « éther » désigne ici autre chose que l'éther hypothétique de la physique. Qu'on ne donne au terme de « corps éthérique » que le sens que nous lui attribuons. De même que le corps physique, le corps éthérique de l'homme porte dans sa structure l'empreinte de la tâche qui lui est dévolue. On ne le comprend, lui non plus, qu'en regard de l'esprit pensant. C'est par la dépendance où il se trouve de celui-ci, que le corps éthérique de l'homme diffère de celui des animaux et des plantes.

Or, de même que l'homme appartient au monde minéral par son corps physique, il appartient au monde vital par son corps éthérique. Après la mort, le corps physique se dissout dans le monde minéral, et le corps éthérique dans le monde vital. Nous appelons « corps », ce qui donne sa « forme » à un être, à quelque espèce qu'il appartienne. Il ne faut pas limiter l'expression de « corps » à la forme du corps sensible. Dans le sens que nous lui donnons dans cet ouvrage, ce terme s'applique aussi bien aux formes psychiques ou spirituelles.

---

bien plutôt ici la perception générale d'une impression extérieure, par opposition aux perceptions particulières de la vue, de l'ouïe, etc.

Le corps éthérique est encore quelque chose d'extérieur à l'homme. Dès que naît la sensation, c'est l'être intérieur lui-même qui répond aux excitations du dehors. Si loin qu'on puisse poursuivre ce que l'on est en droit d'appeler le monde extérieur, on ne trouve nulle part la sensation. Le rayon lumineux pénètre dans l'oeil, il s'y propage jusqu'à la rétine. Là, il provoque des phénomènes chimiques (dans ce qu'on appelle le pourpre rétinien). L'effet de l'excitation se continue par le nerf optique jusqu'au cerveau ; là se produisent de nouveaux phénomènes physiques. S'il était possible de les observer, on les verrait pareils à tout autre phénomène physique se déroulant en un point quelconque du monde extérieur. Lorsqu'on est capable d'observer le corps éthérique, on constate que le processus cérébral physique s'accompagne d'un processus vital. Mais on ne trouve pas là encore la sensation de couleur qu'éprouve celui dont l'oeil reçoit le rayon lumineux. Cette sensation naît dans l'âme, et l'être qui ne se composerait que d'un corps physique et d'un corps éthérique l'ignorerait toujours. L'activité qui donne naissance à la sensation se distingue essentiellement de celle de la force vitale constructrice. Elle fait jaillir de celle-ci une expérience intérieure. Sans elle, il n'y aurait jamais qu'un simple phénomène vital, comme celui qu'on observe chez la plante. Considérons un homme qui reçoit de toutes parts des impressions. Nous devons nous le représenter, en même temps, comme la source d'une activité qui répond à toutes les impressions par des sensations. Or, le centre de cette activité, nous l'appelons l'âme sensible. Elle a autant de réalité que le corps physique. Si, considérant un être humain, je fais abstraction de son âme sensible pour ne prêter attention qu'à son corps physique, c'est exactement comme si devant un tableau je ne considérais que la toile. Les remarques que nous avons faites, concernant la perception du corps éthérique, s'appliquent également à celle de l'âme sensible. Les organes physiques sont « aveugles » à l'égard de celle-ci. Et l'organe qui perçoit la vie proprement dite ne la voit pas davantage. Mais il existe un organe encore supérieur pour lequel le monde intérieur devient l'objet d'une perception suprasensible. Grâce à lui, nous n'éprouvons plus seulement les impressions des mondes physique et vital, nous voyons les sensations. Le monde des sensations d'un autre homme nous devient une réalité objective. Ne confondons pas la vie de nos propres sensations avec la vision des

sensations d'un autre. Il est évident que chacun de nous peut pénétrer le monde de ses propres sensations ; mais seul le voyant, dont l'oeil spirituel est ouvert, peut contempler le monde des sensations d'un autre homme. Lorsque l'on n'est pas voyant, on ne connaît le monde des sensations qu'en tant qu'expérience « intérieure » ; quand l'oeil spirituel s'est ouvert, le monde caché à l'« intérieur » d'un autre homme se dévoile au regard spirituel objectif.

\*

\* \*

Afin d'éviter toute confusion, qu'il soit bien établi que le voyant n'éprouve pas lui-même les sensations qui forment la vie intérieure d'un autre être. Tandis que celui-ci éprouve en lui-même les sensations, le voyant en perçoit la manifestation, l'expression. L'âme sensible dépend du corps éthérique au point de vue de son action. C'est de lui qu'elle tire les éléments des sensations qu'elle fait éclore. Et, comme le corps éthérique représente la vie même du corps physique, l'âme sensible dépend aussi, indirectement, de ce dernier. La sensation exacte des couleurs n'est possible que lorsque l'oeil vivant est bien constitué.

Voilà comment le corps influence l'âme sensible dont il détermine et limite l'activité. Le corps est donc édifié à l'aide des substances minérales, il est animé par le corps éthérique et il limite lui-même l'âme sensible. Le voyant, qui possède l'organe nécessaire à la perception de l'âme sensible, peut le constater.

Mais les limites de l'âme sensible ne coïncident pas avec celles du corps physique; l'âme déborde sur le corps. Elle est donc plus puissante que lui. Cependant, la force qui la limite est issue du corps physique.

De ce fait, un nouvel élément de l'être humain s'insère entre le corps physique et le corps éthérique d'une part et l'âme sensible d'autre part ; c'est le corps animique ou corps sensible. On peut dire aussi qu'une partie du corps éthérique est plus fine (subtile) que l'autre et qu'elle forme une unité avec l'âme sensible, tandis que la partie la plus grossière forme une sorte d'unité avec le corps physique. Cependant l'âme sensible déborde sur le corps sensible. Ce que nous

appelons sensation n'est qu'un des éléments de la vie de l'âme. (Nous avons choisi le terme « d'âme sensible » dans un but de simplification). Aux sensations s'ajoutent les sentiments de plaisir et de peine, les instincts, les passions. Ils ont tous le même caractère personnel que les sensations et dépendent, comme elles, du corps.

\*

\* \*

<sup>3</sup> Si d'une part, des rapports existent entre l'âme sensible et le corps, il en existe aussi entre elle et la pensée, l'esprit. Tout d'abord, la pensée

---

<sup>3</sup> Il pourrait sembler que la division de l'être humain que nous exposons dans cet ouvrage repose sur une distinction tout à fait arbitraire entre différentes portions de la vie de l'âme. Nous tenons à bien spécifier que cette distinction a une signification analogue à celle qu'on accorde au phénomène de la décomposition du rayon lumineux par le prisme. Ce que fait le physicien pour l'éclaircissement du phénomène de la lumière, lorsqu'il étudie le passage du rayon lumineux à travers le prisme et les sept nuances de couleurs que celui-ci détermine, l'investigateur spirituel le fait pour la compréhension de l'âme et de sa nature. Les sept parties de l'âme ne sont pas de simples divisions qu'établit la raison abstraite. Elles le sont aussi peu que le sont les sept couleurs du prisme à l'égard de la lumière. Dans les deux cas, la distinction qu'on établit repose sur la nature propre du fait incriminé. Seulement les sept parties de la lumière sont rendues visibles par un procédé extérieur, tandis que les sept parties de l'âme le sont par l'observation spirituelle appliquée à la nature de l'âme. Celle-ci ne peut être saisie véritablement que lorsqu'elle est soumise à cette division. Par le corps physique, le corps vital et le corps animique, l'âme appartient au monde transitoire ; par les quatre autres parties de l'être elle plonge ses racines dans l'éternel. Dans « l'âme unique » le temporel et l'éternel sont confondus. Si l'on ne comprend pas les divisions de l'âme, on ne peut pas saisir son rapport avec l'ensemble du monde. Prenons une autre comparaison. Le chimiste sépare l'eau en hydrogène et en oxygène. Dans la substance une de l'eau on ne peut pas distinguer ces deux éléments. Ils n'en possèdent pas moins chacun sa nature propre. L'un et l'autre se combinent encore avec d'autres éléments. De même, au moment de la mort, les trois « éléments inférieurs de l'âme » se combinent avec la nature du monde temporel, les quatre éléments supérieurs s'immergent dans la nature éternelle. Celui qui

la sert. Nous réfléchissons sur nos sensations et nous nous éclairons ainsi sur le monde extérieur. L'enfant qui s'est brûlé réfléchit et en lui naît la pensée que le feu brûle. Nous n'obéissons pas aveuglément à nos instincts, à nos passions, par la réflexion nous cherchons le moyen de les satisfaire.

C'est ainsi que se développe notre civilisation matérielle. Elle est due aux services que la pensée rend à l'âme sensible. Une force mentale incalculable se dépense dans ce but. C'est elle qui construit les bateaux, le chemin de fer, le télégraphe, le téléphone ; ceux-ci servent en majeure partie à satisfaire l'âme sensible. Comme la force vitale constructrice imprègne le corps physique, ainsi la force de la pensée imprègne l'âme sensible. La force vitale constructrice rattache le corps physique du descendant à celui de l'ascendant, et le soumet ainsi à une loi qui ne concerne pas le principe purement minéral. De même, la force de la pensée impose à l'âme sensible une loi qui ne lui est pas propre en tant qu'âme purement sensible. L'âme sensible apparente l'homme à l'animal. L'animal a, lui aussi, des instincts, des passions. Il leur obéit aveuglément. Il n'y rattache pas de pensées indépendantes, dépassant l'expérience immédiate <sup>4</sup>. Il en est de

---

s'opposerait à la division de l'âme, ressemblerait au chimiste qui se refuserait à séparer l'eau en oxygène et en hydrogène.

<sup>4</sup> Toutes les déductions de la science spirituelle doivent être prises dans leur sens précis. Car toute leur valeur réside dans une impression exacte des idées. Si dans la phrase : « Il (l'animal) n'y rattache pas de pensées indépendantes (aux sensations, etc.), dépassant l'expérience immédiate », on négligeait, par exemple, les mots « indépendantes, dépassant l'expérience immédiate », on commettrait facilement l'erreur de croire que nous nions toute immixtion de pensée dans les sensations et les instincts animaux. Or, la vraie science spirituelle repose sur une connaissance pour laquelle toute vie intérieure animale (comme toute existence en général), est imprégnée de pensée. Seulement les pensées de l'animal ne sont pas les pensées indépendantes d'un « moi » vivant en lui, mais ce sont celles du moi-groupe qui doit être considéré comme un être gouvernant l'animal du dehors. Ce moi-groupe n'est pas dans le monde physique, comme le moi de l'homme, mais il agit sur l'animal du sein du monde psychique. (Pour plus de détails voir mon livre *La Science occulte*.) Ce qui caractérise l'homme, c'est que les pensées revêtent en lui une existence indépendante, elles ne naissent point

même, jusqu'à un certain point, de l'homme primitif. Il faut donc distinguer entre l'âme purement sensible et cette âme supérieurement développée qui utilise la pensée. Désignons celle-ci par le terme d'âme rationnelle. L'âme rationnelle imprègne l'âme sensible. Le voyant, qui possède l'organe de perception de l'âme, les distingue l'une de l'autre.

\*

\* \*

Par la pensée l'homme franchit les limites de sa vie personnelle. Il acquiert une faculté par laquelle il dépasse sa propre âme. Il lui devient évident que les lois de la pensée concordent avec l'ordre du monde, et, grâce à cette conviction, il se sent chez lui dans le monde. Cette concordance est un des faits essentiels qui nous permettent de connaître notre propre nature. Nous cherchons la vérité dans notre âme, celle-ci ne s'y révèle pas seule, les réalités du monde s'y expriment aussi. La vérité que reconnaît la pensée a une valeur propre, autonome, qui ne dépend point seulement de l'âme pensante mais qui concerne les réalités du monde. L'enthousiasme que m'inspire le ciel étoilé est affaire personnelle, les pensées que je développe sur le cours des astres ont autant de valeur pour la pensée de tout autre homme que pour moi. Il serait absurde de parler de mon enthousiasme sans parler de moi, mais il n'est pas absurde de parler de mes pensées sans qu'il soit question de moi. Car la vérité que je pense aujourd'hui était vraie hier aussi et le sera demain, même si elle ne m'occupe qu'aujourd'hui.

La joie que peut me causer l'acquisition d'une connaissance n'a de valeur qu'aussi longtemps qu'elle dure ; la vérité que renferme cette connaissance, a une valeur en soi, indépendamment de ma joie. L'âme qui saisit une vérité établit entre elle-même et son objet un lien qui a sa valeur propre. Celle-ci ne disparaît pas plus avec la sensation de l'âme qu'elle n'est née avec elle. La vérité pure ne naît ni ne meurt, mais possède une valeur que rien ne saurait annihiler. Ceci

---

indirectement par l'intermédiaire de la sensation, mais elles sont conçues directement en tant que pensées.

ne contredit point le fait que certaines « vérités » humaines particulières n'ont qu'une valeur transitoire et apparaissent à un moment donné comme des erreurs partielles ou totales. Car nous devons admettre que la vérité éternelle existe bien en soi, quoique nos pensées n'en soient que des apparences transitoires.

Même un homme qui, comme Lessing, estimant la vérité inconnaissable à tout autre qu'à Dieu, prétend être satisfait pour son éternelle recherche, ne lui dénie pas sa valeur d'éternité mais l'affirme au contraire. Car seul ce qui possède une valeur éternelle peut provoquer une recherche éternelle. Si la vérité n'était pas autonome, si les sentiments seuls lui donnaient un sens et une valeur, elle ne pourrait pas être un but unique pour tous les hommes. La rechercher, c'est lui reconnaître une existence indépendante. Et il en est de même du Bien. Le Bien moral est indépendant de toute inclination, de toute passion, tant qu'il leur commande et ne se laisse pas commander par elles. Le plaisir ou le déplaisir, l'attrait ou la répulsion, sont des sentiments personnels à l'homme, le devoir les domine tous. Nous pouvons le placer si haut que nous sacrifions pour lui notre vie. Et plus l'âme est élevée plus elle anoblit ses inclinations, ses plaisirs, ses impulsions, de manière à ce que tous ses sentiments obéissent d'eux-mêmes au devoir, sans y être contraints. Comme le Vrai, le Beau porte en soi une valeur d'éternité et ne la reçoit pas de l'âme sensible. En éveillant en soi le Vrai et le Bien indépendants, l'homme s'élève au-dessus de l'âme sensible. L' esprit éternel illumine celle-ci. Une lumière inextinguible s'allume en elle. Dans la mesure où elle vit dans cette lumière, l'âme participe d'un principe éternel auquel elle unit sa propre existence. Le Vrai et le Bien qu'elle renferme sont immortels. Nous appellerons âme consciente ce principe éternel qui s'éveille dans l'âme. On peut déjà parler de conscience dans les manifestations inférieures de l' âme. La sensation la plus commune est accompagnée de conscience. Dans ce sens il faut également la reconnaître aux animaux. Nous entendons ici par âme consciente le noyau de la conscience humaine, l'âme dans l'âme. Et nous la distinguons de l' âme rationnelle, nous en faisons un élément indépendant. L'âme rationnelle est encore contrariée par les sensations, les instincts, les passions, etc. Nous savons tous que, d'instinct, nous reconnaissons pour vrai ce que nous préférons. Mais

seule est durable la vérité qui s'est affranchie de toute sympathie ou antipathie provoquées par la sensation.

La vérité reste vraie, même si elle révolte tous les sentiments personnels. C'est cette partie de l'âme qu'habite la vérité que nous appelons âme consciente.

De même que nous avons distingué trois corps, nous distinguerons donc trois âmes : l'âme sensible, l'âme rationnelle et l'âme consciente. Et, tandis que le corps exerce d'en bas sur l'âme une action limitative, l'esprit exerce sur elle d'en haut, une action expansive. Car, plus l'âme se pénètre de vérité et de bien, plus grandit et s'étend en elle le principe éternel. Pour le voyant qui la perçoit, le rayonnement d'une âme en qui croit le principe éternel est aussi réel que la lumière d'une flamme pour l'oeil physique.

Pour le « voyant » le corps physique ne représente qu'une partie de l'être entier, la partie la plus grossière. Les autres parties le pénètrent et se pénètrent entre elles. Le corps éthérique remplit le corps physique de sa forme vitale ; le corps animique (forme astrale) déborde de toutes parts le corps éthérique ; à son tour l'âme sensible le dépasse, puis l'âme rationnelle qui s'étend à mesure qu'elle s'emplit de Vrai et de Bien. Sous leur influence elle grandit, en effet. L'homme qui s'abandonnerait à ses penchants, à ses sympathies et à ses antipathies aurait une âme rationnelle dont les limites coïncideraient avec celles de son âme sensible.

Toutes ces formations au milieu desquelles le corps Physique apparaît comme enveloppé d'un nuage peuvent être appelées l'Aura humaine. C'est d'elle que s'enrichit l'Être humain lorsqu'on lui applique la vision que nous cherchons à décrire.

\*

\* \*

Au cours de notre enfance, il arrive un moment, où, pour la première fois, nous sentons l'indépendance de notre être à l'égard de tout le reste du monde. Pour les natures sensibles cette expérience revêt une grande importance. Le poète Jean Paul, écrit ce qui suit dans ses souvenirs : « Je n'oublierai jamais un événement de ma vie

intérieure, que je n'ai encore raconté à personne. Ce fut la naissance de ma soi-conscience. Je pourrais indiquer le jour et l'endroit où elle eut lieu. Un matin, je n'étais alors qu'un tout petit enfant, je me tenais debout sur le pas de la porte, et je regardais à gauche, vers le bûcher lorsque, subitement, la vision intérieure : « Je suis un je », fondit sur moi comme un éclair, et cette certitude ne me quitta plus : pour la première fois, en cet instant, mon moi s'était contemplé lui-même, et ce fut pour l'éternité. Il n'est guère possible ici d'invoquer une erreur de mémoire, tout récit auquel aurait pu se mêler des détails inventés étant exclu, et cet événement s'étant déroulé dans le sanctuaire le plus secret de mon être. Seul son caractère imprévu et nouveau fait que je me souviens des circonstances banales qui l'entourèrent. Tout le monde sait que les petits enfants disent d'eux-mêmes : « Charles est sage », ou « Marie veut avoir cela ». Nous trouvons naturel qu'ils parlent d'eux-mêmes comme s'ils parlaient d'autres personnes, parce qu'ils n'ont pas encore pris conscience de leur personnalité indépendante de leur moi. C'est la soi-conscience qui permet à l'homme de se désigner lui-même comme un être séparé, indépendant, qu'il qualifie de « Je »<sup>5</sup>.

Nous réunissons dans ce mot « Je » tout ce que nous éprouvons en tant qu'êtres doués d'un corps et d'une âme. Le corps et l'âme sont les porteurs du moi, il agit en eux. Comme le corps a son centre dans le cerveau, l'âme a son centre dans le « Moi ». Nous recevons du dehors nos sensations, nos sentiments naissent par l'effet du monde extérieur ; la volonté s'exerce sur lui, puisqu'elle se manifeste par des actes. Le « moi » qui est l'essence véritable de l'homme, demeure invisible. Jean Paul dit avec une grande justesse : « cet événement se

---

<sup>5</sup> Lorsque nous affirmons que les petits enfants disent en parlant d'eux-mêmes : « Charles est sage » ou « Marie veut cela », il faut bien noter qu'il ne s'agit pas tant du moment plus ou moins tardif où l'enfant apprend à se servir du mot « je », que de celui où il rattache à ce mot la représentation qui lui est propre. Si les enfants entendent les adultes faire usage du mot « je », il se peut qu'ils l'emploient aussi, mais sans se faire pour cela une idée du « moi ».

passa dans le sanctuaire le plus secret de son être. » Car, dans son moi, l'être est tout à fait seul. Et ce moi, c'est l'homme lui-même. C'est pourquoi nous pouvons désigner le corps et l'âme comme des enveloppes dans lesquelles nous vivons et qui forment les conditions corporelles nécessaires à notre activité. Au cours de notre évolution, nous apprenons de plus en plus à mettre ces instruments au service de notre « moi ». — Le mot « Je » se distingue de tous les autres mots de la langue. Quand on réfléchit à sa nature, il ouvre la porte à une compréhension plus profonde de l'être humain. Chacun de nous peut employer tout autre mot en l'appliquant à l'objet qu'il désigne. Tout le monde appelle une table « Table », une chaise « Chaise ». Mais le mot « Je » chacun de nous ne peut l'employer que pour se désigner soi-même, nous ne pouvons l'appliquer à aucun objet étranger. Le mot « Je » ne résonnera jamais du dehors à mon oreille pour me désigner moi-même. Du dedans seulement, d'elle-même seulement, l'âme peut s'appeler « Je ». Dès l'instant où nous nous appelons nous-même « Je », quelque chose parle en nous qui n'a rien de commun avec les mondes dont émanent les « enveloppes », qui nous ont occupés jusqu'à présent. Le moi devient de plus en plus le maître du corps et de l'âme. Cette évolution se marque dans l'aura humaine qui s'articule, s'enrichit, se colore de plus en plus. Le « voyant » constate l'action du moi sur l'aura. Le « moi » lui-même lui est invisible, il est vraiment caché dans le « sanctuaire le plus secret de l'être ». Le moi recueille les rayons de la Lumière Éternelle qui illumine l'homme. Et de même que nous réunissons dans le moi les expériences du corps et de l'âme, nous le pénétrons également de nos pensées de Vérité et de Bien.

Les phénomènes sensibles se révèlent au moi d'un côté, de l'autre se révélé l'Esprit. Le corps et l'âme se consacrent au moi pour le servir, mais le moi s'abandonne à l'Esprit pour qu'il l'emplisse. Le moi vit dans le corps et dans l'âme, mais l'Esprit vit dans le moi. Et ce qui vit d'esprit dans le moi est éternel. Car le moi reçoit l'être et le sens de ce à quoi il s'unit. En tant que vivant dans le corps physique, il est soumis aux lois minérales; grâce au corps éthérique, il est régi par les lois de la reproduction et de la croissance; par l'âme sensible et rationnelle, il obéit aux lois du monde animique. Dans la mesure, où il se spiritualise, il est soumis aux lois de l'esprit. Tout ce qui est régi

par les lois minérales et vitales naît et meurt, l'Esprit échappe à la naissance et à la mort.

\*

\* \*

Le Moi vit dans l'âme. Bien que son expression la plus haute soit l'âme consciente, il faut dire cependant qu'il rayonne sur l'âme entière, qu'il l'emplit et que par elle il agit sur le corps. Or, dans le moi vit et rayonne l'Esprit. Le moi est « l'enveloppe » de l'esprit, comme le corps et l'âme sont celles du moi. L'esprit modèle le moi du dedans au dehors, l'univers le façonne du dehors au dedans. Nous appellerons « Soi spirituel » l'esprit modelleur et animateur du moi, parce qu' il se manifeste comme le moi ou le « Soi » de l'homme. Voici comment l'on peut distinguer le « Soi spirituel » de l'âme consciente : Cette dernière est mue par la vérité Pure, affranchie de toute sympathie et de toute antipathie. Le « Soi Spirituel » porte en soi la même vérité, mais recueillie et isolée dans le « Moi » qui l'individualise. La vérité éternelle, en s'individualisant ainsi, en s'unissant au « Moi » confère à ce « Moi » lui-même l'éternité.

Le Soi Spirituel est une révélation du monde spirituel dans le moi, de même que les sensations sont en lui, d'un autre côté, une révélation du monde physique. Le monde physique se manifeste en nous par les perceptions: rouge, verte, claire, sombre, dure, molle, chaude, froide, qu'il nous donne ; le monde spirituel se manifeste à nous par le bien et le vrai. Dans le même sens où nous appelons sensations les révélations que nous donne notre corps, nous appellerons *intuitions* celles que nous devons à l'esprit. La pensée la plus simple implique déjà de l'intuition <sup>6</sup>, car nous ne pouvons ni la toucher ni le voir : elle

---

<sup>6</sup> On trouvera la description de la nature réelle de l' « Intuition » dans mes ouvrages : L'Initiation et La Science occulte. Si l'on n'y prenait pas garde, on pourrait trouver une contradiction entre la manière dont nous employons cette expression dans les deux livres cités et le sens que nous lui donnons ici.

Cette contradiction disparaît lorsqu'on songe que les faits qui se dévoilent dans toute leur plénitude à la connaissance suprasensible, se révèlent au soi

exige une révélation de l'esprit au travers du moi. Qu'un homme développé et qu'un homme primitif contemplent la même plante, leur expérience sera très différente. Cependant un même objet aura éveillé leurs sensations. Mais l'un pourra avoir sur cet objet des pensées plus parfaites que l'autre. Si les objets ne se révélaient à nous que par les sensations, toute évolution spirituelle serait exclue. Le sauvage sent la nature ; mais les lois de la nature ne se révèlent qu'à la pensée fécondée par l'intuition de l'homme hautement développé. L'enfant reçoit les excitations du monde extérieur et celles-ci éveillent sa volonté, mais les commandements du Bien moral ne se découvrent à lui qu'au cours de son développement, alors qu'il apprend à vivre dans l'esprit et à en reconnaître les manifestations.

Sans oeil, il n'y aurait pas de perception visuelle ; sans la pensée supérieure du Soi spirituel il n'y aurait pas d'intuition. La sensation ne crée pas plus la plante qui se colore, que l'intuition ne crée le monde spirituel, elle ne fait que nous le révéler.

Les intuitions apportent au moi humain qui s'éveille dans l'âme les messages d'en haut, du monde spirituel, comme les sensations lui apportent ceux du monde physique. Et la vie de l'âme embrasse alors le monde spirituel, comme elle embrasse le monde physique par l'intermédiaire des sens. L'âme, ou plutôt le moi qui s'y éveille, ouvre de deux côtés ses portes : vers le corps et vers l'esprit.

Nous avons vu que le monde physique ne peut se révéler au moi, qu'en lui édifiant un corps à l'aide des substances et des forces qui le composent lui-même, corps dans lequel l'âme consciente peut vivre et qui lui fournit les organes nécessaires à la perception du monde physique qui l'entoure. De même, le monde spirituel construit à l'aide des forces et des substances spirituelles un corps spirituel dans lequel le moi peut vivre et grâce auquel il peut, par intuition, percevoir le monde spirituel. (Il va sans dire que les expressions de « substance spirituelle », « corps spirituel » comportent une contradiction dans les termes. Nous ne les employons que pour donner une idée de ce qui, dans le domaine spirituel, correspond au corps physique de

---

spirituel dans leur forme la plus inférieure, comme la vie extérieure du monde physique se révèle à la sensation.

l'homme). Dans le monde physique, chaque corps humain est une entité indépendante, il en est de même du corps spirituel dans le monde spirituel. Et dans ce monde, comme dans le monde physique, il existe pour l'homme une vie extérieure et une vie intérieure. De même que nous puisons dans le monde physique les substances qui nous sont nécessaires et que nous les transformons dans notre corps, nous empruntons au monde spirituel ses éléments, et nous nous les approprions. L'esprit est la nourriture éternelle de l'homme, et, de même qu'il doit sa vie matérielle au monde physique, il doit sa vie spirituelle à l'action des lois éternelles du Vrai et du Bien.

Il est distinct du monde spirituel qui l'entoure, comme il l'est du monde physique. Nous appellerons « Homme Esprit » cette entité spirituelle indépendante.

En analysant le corps physique de l'homme, nous le trouvons formé des mêmes substances et des mêmes forces qui remplissent en dehors de lui le monde matériel. Il en est de même de l'Homme Esprit. En lui vivent les éléments et agissent les forces du monde spirituel environnant.

Dans le monde physique l'être vivant et sentant est enveloppé d'une peau qui l'isole du dehors. De même, « la peau » spirituelle isole « l'Homme Esprit » du monde spirituel, elle en fait un être indépendant qui vit et qui perçoit intuitivement les éléments du monde qui l'entoure. Nous appellerons cette « peau spirituelle » *l'enveloppe spirituelle* (enveloppe aurique, l'aura).

Notons seulement que cette « peau spirituelle » s'étend continuellement à mesure que s'accroît l'évolution humaine, de telle sorte que l'individualité spirituelle de l'homme, (son enveloppe aurique) est douée d'une faculté illimitée d'extension.

Au sein de cette enveloppe spirituelle vit l'Homme Esprit. Il est édifié par la *force* vitale spirituelle, exactement comme le corps physique l'est par la force vitale physique. De même que nous parlons d'un corps éthérique, nous pouvons parler d'un esprit éthérique. Nous l'appellerons *l'Esprit de Vie*. Par conséquent l'entité spirituelle de l'homme comprend trois parties : *l'Homme Esprit, l'Esprit de Vie et le Soi Spirituel*. Pour le « voyant » de ces mondes,

cette entité spirituelle de l'homme est une réalité perceptible et forme la partie supérieure, proprement spirituelle, de l'*Aura*. Le voyant « contemple », à l'intérieur de l'enveloppe spirituelle, l'Homme-Esprit, qui se manifeste dans l'Esprit de Vie, et il « voit » celui-ci s'accroître constamment par l'assimilation de la substance spirituelle empruntée au monde environnant.

A mesure que s'étend l'enveloppe spirituelle, il voit grandir l'Homme-Esprit. Quand nous disons qu'il « voit » dans l'espace cette « croissance », nous parlons, bien entendu, d'une image de la réalité. Cependant, la représentation de cette image incline l'âme vers la réalité spirituelle correspondante.

L'entité spirituelle de l'homme diffère de son entité physique, en ce que cette dernière est limitée dans ses dimensions, tandis que la première peut croître indéfiniment. La nourriture spirituelle possède une valeur éternelle. L'*Aura* humaine comprend, par conséquent, deux parties qui se pénètrent l'une l'autre. L'une reçoit de l'existence physique sa forme et sa coloration, l'autre les reçoit de l'existence spirituelle. Le Moi les délimite entre elles de la manière suivante : l'élément physique de l' *Aura* s'offre au moi afin de lui créer un corps dans lequel puisse se manifester une âme ; le moi, à son tour, s'abandonne à l'esprit afin que celui-ci puisse vivre en lui ; l'esprit, de son côté, pénètre l'âme et la tourne vers le monde spirituel. Le corps emprisonne l'âme dans le monde matériel, l' Homme-Esprit lui donne des ailes qui lui permettent de se mouvoir dans le monde spirituel.

\*

\* \*

Pour comprendre la nature complète de l'homme il faut considérer les différentes parties, qui le composent. Le corps s'édifie des substances du monde physique et est soumis au moi pensant. Imprégné de force vitale, il devient le corps éthérique ou corps vital.

Il s'ouvre alors, par l'organe des sens, au monde extérieur et devient le corps animique. Celui-ci est pénétré par l'âme sensible et forme avec elle une unité. L'âme sensible ne reçoit pas seulement les sensations du dehors, elle a une vie propre que fécondent, d'une part, les sensations, de l'autre la pensée. Elle devient alors l'âme

rationnelle. Elle y parvient en s'ouvrant aux intuitions supérieures, ainsi qu'aux sensations inférieures. Par là, elle est âme consciente. Elle le doit au monde spirituel qui développe en elle l'organe de l'intuition, comme le corps physique lui a donné l'organe des sens. Les sens lui transmettent les sensations par l'intermédiaire du corps animique, l'esprit lui transmet les intuitions par l'organe intuitif. L'Homme Esprit est ainsi uni à l'âme consciente, comme le corps physique l'est à l'âme sensible dans le corps animique. Dans l'unité formée par l'âme consciente et le soi spirituel, l'Homme Esprit vit comme Esprit de Vie, de même que le corps éthérique constitue la base vitale corporelle nécessaire au corps animique. Et comme le corps physique est délimité par la peau, ainsi l'homme spirituel l'est par l'enveloppe spirituelle.

L'homme complet se compose donc des parties constitutives suivantes :

- A) Corps physique,
- B) Corps éthérique ou corps vital,
- C) Corps animique,
- D) Âme sensible,
- E) Âme rationnelle,
- F) Âme consciente,
- G) Soi spirituel,
- H) Esprit de vie,
- I) Homme-Esprit.

Le corps animique (C) et l'âme sensible (D) forment une unité dans l'homme terrestre : de même que l'âme consciente (F) et le Soi spirituel (C).

L'Être humain est alors constitué de sept parties :

- 1°) Le corps physique,
- 2°) Le corps éthérique ou corps vital,
- 3°) Le corps animique sensible,
- 4°) L'âme rationnelle,
- 5°) L'âme consciente remplie par l'esprit,
- 6°) L'esprit de vie,
- 7°) L'homme-esprit.

Le « moi » s'éveille dans l'âme, reçoit l'impulsion de l'esprit et devient porteur de l'homme spirituel. L'homme participe ainsi des trois mondes (physique, animique et spirituel). Par le corps physique, le corps animique et le corps éthérique, il a ses racines dans le monde physique. Par le soi spirituel, l'esprit de vie et l'homme-esprit, il fleurit dans le monde spirituel. Sa tige c'est l'âme elle-même.

On peut, sans nuire à cette division de l'être humain, en adopter une forme simplifiée. Bien que ce soit dans l'âme consciente que s'éveille le « moi », elle n'en imprègne pas moins la nature animique toute entière.

Les différentes parties de l'âme ne sont point aussi nettement délimitées que les parties corporelles ; elles se pénètrent davantage les unes les autres.

Si l'on considère l'âme rationnelle et l'âme consciente comme les deux enveloppes étroitement unies du Moi, et celui-ci comme leur noyau, on peut diviser l'être humain en : corps physique, corps vital, corps astral et Moi. On désigne alors par corps astral l'ensemble du corps animique et de l'âme sensible. Cette expression est usitée dans l'ancienne littérature, nous l'emploierons ici pour désigner ce qui, dans l'être humain, échappe d'une façon générale, aux perceptions sensibles. Bien que l'âme sensible soit, dans un certain sens, vivifiée par le Moi, elle est si étroitement unie au corps animique, qu'on est en droit de les désigner par une seule appellation.

Lorsque le moi se pénètre du Soi spirituel, l'intervention de ce dernier provoque la transformation du corps astral par l'âme. Au sein du corps astral agissent d'abord les instincts, les appétits, les passions, dans la mesure où l'homme est sollicité par eux ; les perceptions sensibles s'y manifestent également. Celles-ci s'éveillent en l'homme par l'intermédiaire du corps animique qui lui est octroyé par le monde extérieur. Les désirs, les instincts, les passions, etc., naissent dans l'âme sensible pour autant que celle-ci se trouve vivifiée par l'être intérieur, avant qu'il ne se soit abandonné à l'esprit. Quand le moi se pénètre du Soi spirituel, l'âme communique sa force au corps astral. Les désirs, les instincts, les passions se trouvent alors illuminés par cette force que le moi a reçue de l'esprit. Participant de l'esprit, il règne désormais sur eux. Le Soi spirituel luit dans le corps

astral, et le transforme. Celui-ci présente alors deux parties, l'une qui a subi la transformation en question, l'autre qui n'a pas changé. On peut donc appeler le Soi spirituel qui se révèle dans l'homme, le corps astral transformé. Un phénomène semblable a lieu lorsque le moi humain accueille l'Esprit de Vie. Celui-ci pénètre le corps vital qui se transforme. On peut appeler l'Esprit de Vie, le corps vital transformé.

Et lorsque le moi, enfin, reçoit l'Homme-Esprit, il acquiert la force nécessaire pour en pénétrer le corps Physique. Cette transformation du corps physique n'est naturellement pas perçue par les sens physiques ; étant due à une spiritualisation de l'être, elle n'est accessible qu'à la perception spirituelle. Même les parties du corps physique qui sont imprégnées par l'esprit ne sont perçues que physiquement par les sens extérieurs. En se basant sur tout ce qui précède, on peut établir encore la division suivante de l'être humain :

- 1°) Le corps physique,
- 2°) Le corps vital,
- 3°) Le corps astral,
- 4°) Le Moi, ou noyau de l'âme,
- 5°) Le Soi spirituel, ou corps astral transformé,
- 6°) L'Esprit de vie, ou corps vital transformé,
- 7°) L'Homme-Esprit, ou corps physique transformé.



**LA RÉINCARNATION  
DE L'ESPRIT  
ET LA DESTINÉE <sup>7</sup>**

---

<sup>7</sup> Voir les 2 pages suivantes

Note 7. A propos de la « réincarnation de l'esprit et de la destinée. « Il faut noter que dans ce chapitre nous n'avons pas fait appel, comme dans les autres, à certaines connaissances spirituelles, mais nous avons tenté de déduire de l'observation intelligente du cours de la vie humaine, certaines représentations qui nous permettent de conclure dans quelle mesure la vie humaine et sa destinée témoignent de l'existence de vies terrestres successives. Il est tout naturel que ces représentations paraissent sujettes à caution à ceux qui ne trouvent « fondées » que les représentations ordinaires visant l'existence d'une seule vie. Mais ici nous cherchons précisément à prouver que notre manière de penser ordinaire est incapable de nous instruire sur les causes qui président à la destinée. C'est pourquoi il est nécessaire que nous cherchions à nous former des représentations nouvelles qui seront en contradiction apparente avec celles qui nous sont habituelles. Pour ne pas les chercher, il faudrait se refuser absolument à soumettre à l'examen de la pensée toute succession de phénomènes touchant l'âme, comme on y soumet celles qui se déroulent dans le monde physique. Dans une pareille conception on n'accorde aucune importance au fait qu'un coup du destin qui atteint le Moi s'apparente dans la sensibilité à l'évocation par le souvenir d'un événement analogue du passé. Mais si l'on essaie de saisir la manière dont est ressenti un coup du destin, on arrive à distinguer la réaction véritable de l'être des appréciations auxquelles l'événement donne lieu de la part du monde et qui le dépouillent de sa relation vivante avec le moi. Il apparaît à ce point de vue là ou comme un coup du hasard, ou comme déterminé par une cause extérieure. Or, comme en certains cas il peut arriver qu'un coup du destin ne soit pas un effet, mais une cause dont les conséquences ne se manifesteront que plus tard, on est d'autant plus tenté de généraliser ces cas et de ne pas même songer qu'il pourrait s'en présenter d'autres. On ne commence à y prendre garde que le jour où les expériences de la vie impriment à vos idées une direction spéciale. Nous en trouvons un exemple chez l'ami de Goethe, Knebel ; dans une de ses lettres il lui écrit « Observons attentivement la vie et dans l'existence de la quelque sorte, imposé, soit par leur propre nature, soit par les circonstances. Quelque variées et changeantes que puissent être les conditions de leur existence, un plan d'ensemble s'en dégage qui témoigne d'une certaine homogénéité... La main de la Destinée quelque cachée que soit son action, est évidente, elle peut être déterminée par une influence extérieure ou par une action intérieure ; bien plus, des causes contradictoires peuvent s'exercer sur elle. Quelque confus que soit le cours, d'une vie, on y découvre toujours une cause et une direction. ».

Cette observation est exposée à rencontrer beaucoup d'objections, surtout de la part des personnes qui ne veulent pas prendre en considération la vie de l'âme là où elle a sa source. L'auteur de ce livre croit avoir tracé dans l'exposé qu'il a fait de la succession des vies terrestres les limites exactes entre lesquelles on peut se former des représentations concernant les causes qui président à la formation de la vie. Il a montré que ces représentations ne peuvent conduire qu'à l'esquisse d'une conception et qu'elles ne peuvent que nous préparer, par la pensée aux vérités que la science spirituelle devra nous faire découvrir. Mais cette préparation mentale représente un exercice de l'âme, qui, si nous en comprenons la portée exacte, si nous ne lui demandons pas de « prouver » quoi que ce soit, mais d' « exercer » notre âme, détruit en nous tout préjugé et nous rend accessibles à des connaissances qui, sans cette préparation, nous paraîtraient insensées.

*Fin de la note 7*

Entre le corps et l'esprit vit l'âme. Les impressions qui lui parviennent du corps sont passagères. Elles ne durent qu'aussi longtemps que le corps ouvre ses organes aux objets du monde extérieur. Mon oeil ne perçoit la couleur d'une rose qu'aussi longtemps qu'il reste ouvert et tourné vers elle. Toute impression, sensation ou perception exige la présence de l'objet du monde extérieur et de l'organe du corps. Par contre, la vérité que mon esprit a découverte, concernant cette rose ne disparaît pas avec elle. Cette vérité ne dépend nullement de moi. Elle serait identique, même si je ne m'étais jamais trouvé en présence de la rose.

Les vérités que reconnaît l'esprit se fondent sur un élément de la vie de l'âme qui se rattache à la vie intérieure du monde. Celle-ci se révèle à l'âme, indépendamment du corps périssable qui lui sert de base matérielle. Peu importe que l'objet qui se révèle ne possède pas toujours lui-même une valeur éternelle ; l'essentiel est que l'âme en ait la révélation indépendamment de son corps matériel transitoire.

L'élément durable de l'âme entre en considération dès l'instant où l'on observe que cette âme a des perceptions qui ne sont pas limitées par ses organes périssables. Il n'importe pas davantage que ces perceptions parviennent à la conscience par l'intermédiaire de l'organisme physique. Ce qui importe, c'est que leur objet réel, tout

en vivant dans l'âme, demeure cependant indépendant du phénomène transitoire de la perception. L'âme se trouve placée entre le présent et la durée, grâce à la position qu'elle occupe entre le corps et l'esprit, mais elle est aussi la médiatrice entre le présent et la durée. En elle, le présent se conserve pour le souvenir. Elle l'arrache ainsi au transitoire, elle le recueille dans la durée de sa spiritualité. Elle imprime un élément de durée à ce qui s'évanouirait dans le temps, du fait qu'elle ne se livre pas seulement aux excitations passagères de la vie, mais détermine elle-même les choses, et leur incorpore son essence par les actes qu'elle accomplit. Par le souvenir, l'âme conserve hier; par les actes, elle prépare demain. .

Mon âme, pour rester consciente de la couleur rouge de la rose, devrait sans cesse en renouveler la perception si le souvenir ne la lui conservait. Ce qui persiste dans l'âme après la disparition de l'impression extérieure peut, indépendamment de cette dernière, redevenir une représentation. Par ce don, l'âme transforme le monde extérieur en son propre monde intérieur en sorte qu'il devient sa propriété, dont elle peut par la mémoire tirer des souvenirs, et qu'il mène une existence autonome, en union avec elle-même, indépendamment des perceptions nouvelles. La vie de l'âme devient ainsi une résultante permanente des impressions passagères du monde extérieur.

Mais l'acte aussi revêt un caractère de durée lorsqu'il s'imprime au monde extérieur. Que je coupe une branche à un arbre et le cours des événements qui se déroulent dans le monde extérieur sera complètement transformé. Toute autre eût été la destinée de cette branche d'arbre si je n'étais intervenu par mon acte.

J'ai donné le jour à toute une série de faits qui ne se seraient pas produits si je n'avais pas existé. Ce que je fais aujourd'hui demeure demain. L'acte donne à l'action une durée, comme la mémoire a donné de la durée à mes impressions.

La conscience ordinaire ne se représente pas de la même manière la durée conférée par l'acte et celle que la mémoire accorde à l'impression que laisse en nous la perception. Cependant le moi humain n'est-il pas lié au changement que son action a apporté dans le monde, autant qu'il l'est au souvenir qu'a fait naître une

impression ? Les jugements que le moi portera sur ses nouvelles impressions varieront selon les souvenirs qui lui resteront des précédentes. Mais, en tant que moi, ses rapports avec le monde varieront de même, selon les actes qu'il a accomplis. De l'impression que mon acte a produit sur un autre homme dépendront les rapports qui s'établiront entre mon « moi » et le monde. Nous ne nous rendons pas compte de ces choses autant que du changement qu'amène dans le « moi » l'acquisition d'un souvenir, simplement parce que le souvenir se lie dès sa formation à la vie personnelle de l'âme, tandis que l'effet extérieur de l'action, détaché de cette vie psychique, se manifeste dans une suite d'événements qui sont encore autre chose que le souvenir que nous en gardons.

Indépendamment de ce fait, cependant, il faudrait reconnaître qu'une action amène dans le monde un changement qui porte l'empreinte du « moi » qui l'a accomplie. Si l'on réfléchit sérieusement à ce qui précédé on sera obligé de se poser la question suivante : Ne se pourrait-il pas que les effets d'une action qui ont été marqués par la nature du « moi » acquièrent une tendance à revenir au « moi », de même qu'une impression conservée dans la mémoire se ravive sous une provocation extérieure ? Les impressions que conserve la mémoire attendent cette provocation. Les impressions que le monde conserve et qui portent le caractère du « moi », n'attendraient-elles pas de même l'occasion de revenir à l'âme humaine du dehors, comme les souvenirs lui reviennent du dedans, lorsque l'occasion leur en est donnée ? Nous ne faisons ici que poser la question, car il se pourrait sans doute que l'occasion de réagir sur l'âme humaine ne fût jamais donnée à l'acte auquel le moi aurait imprimé son caractère.

Mais que des effets de cette nature existent et qu'ils déterminent les rapports du « moi » avec le monde, c'est la une représentation qui nous apparaît immédiatement comme possible, lorsque notre pensée suit le raisonnement ci-dessus.

Nous allons rechercher à présent s'il existe dans la vie humaine quelque chose qui nous permette de conclure de cette représentation « possible » à une réalité.

\*

\* \*

Considérons tout d'abord la mémoire. Comment naît-elle ? Évidemment de tout autre manière que la sensation ou la perception. Je ne puis percevoir la couleur bleue sans mon oeil. Mais celui-ci ne me donne nullement le souvenir du bleu. Pour que mon oeil me donne à tel moment la sensation du bleu, il faut que je me place devant un objet bleu. L'organisme physique laisserait s'effacer toutes les impressions si, tandis que l'acte de perception faisait naître des représentations actuelles, il ne s'établissait pas simultanément entre le monde extérieur et l'âme un rapport déterminé. Ce rapport a pour conséquence de permettre plus tard à l'âme de faire surgir en elle, par un processus intérieur, une représentation de l'objet qui, jadis, agissant du dehors, en avait fait naître une première.

Celui qui s'est exercé à l'observation psychique pourra remarquer l'insuffisance de l'opinion qui admet que l'on ait aujourd'hui une représentation et que cette même représentation puisse revenir, demain à la mémoire après avoir séjourné, entre temps, quelque part dans l'homme. Il n'en est point ainsi. La représentation que j'ai d'un objet à un certain moment disparaît avec ce moment. Si je me souviens de lui plus tard, c'est qu'un certain processus se poursuit en moi, processus qui est la conséquence du rapport qui s'est établi entre le monde extérieur et moi, indépendamment de la représentation du moment. Celle que fait naître le souvenir est nouvelle, ce n'est pas l'ancienne représentation qui s'est conservée. Le souvenir consiste en une possibilité de se représenter à nouveau une chose, et non point de faire revivre une représentation passée. Ce qui se reproduit n'est pas la représentation. Nous faisons ici cette remarque parce que, dans le domaine de la science spirituelle, il est nécessaire d'avoir sur certaines choses des idées plus précises que dans la vie ordinaire et même que dans le domaine de la science ordinaire. « Je me souviens » signifie : « J'ai l'impression d'une chose qui elle-même n'existe plus. Je relie une expérience passée à ma vie actuelle ». C'est ce qui a lieu pour tous les souvenirs. Supposons que je rencontre une personne et que je la reconnaisse parce que je l'ai déjà vue hier. Elle me resterait parfaitement inconnue, si je ne savais pas relier l'image que ma perception m'a permis de me former hier à l'impression qu'elle me fait aujourd'hui. Par la perception, autrement dit par l'organisme physique, une image naît en moi aujourd'hui. Mais

qu'est-ce donc qui introduit comme par miracle l'image d'hier dans mon âme ? C'est le même être qui en moi prit part hier à mon expérience et qui y participe également aujourd'hui. Nous l'avons appelé âme dans notre exposé précédent. Sans cette fidèle gardienne du passé, toute impression du dehors serait toujours nouvelle pour nous. Il est certain que l'âme grave dans le corps le phénomène qui fait d'une chose un souvenir, mais il faut que ce soit l'âme qui fasse cette empreinte et qui la perçoive ensuite comme elle perçoit un objet extérieur. Voilà en quel sens elle est la gardienne du souvenir. Comme telle, elle récolte continuellement des trésors pour l'esprit. Nous avons la faculté de distinguer le vrai du faux, parce que nous sommes des êtres pensants capables de saisir la vérité en esprit. La vérité est éternelle et pourrait sans cesse se révéler à nous dans les choses, même, si nous pouvions oublier à chaque instant le passé et que chaque impression fût neuve pour nous. Mais l'esprit qui est en nous n'est pas limité aux impressions présentes ; l'âme étend sa vision à toute l'étendue du passé. Et plus elle tire de connaissances du passé, plus elle l'enrichit. Voilà comment l'âme transmet à l'esprit les expériences qu'elle doit au corps. L'esprit de l'homme porte donc en soi à chaque instant de sa vie deux éléments : d'une part, les lois éternelles du Bien et du Vrai, et, d'autre part, les souvenirs de ses expériences passées. Ces deux facteurs déterminent ses actes. Pour comprendre un esprit humain, il faut donc que nous sachions de lui deux choses : dans quelles mesures les lois éternelles se sont révélées à lui, et combien sont grands les trésors du passé qu'il a accumulés.

Ces trésors ne demeurent nullement inchangés en lui. Les impressions que nous tirons de nos expériences s'évanouissent peu à peu de notre mémoire. Mais non pas leurs fruits. Nous ne nous souvenons pas de toutes les expériences que nous avons faites étant enfant tandis que nous apprenions à lire et à écrire. Mais nous ne saurions ni lire, ni écrire si nous ne les avions pas faites et si leurs fruits n'étaient demeurés en nous sous forme de facultés. Et c'est là la transformation que l'esprit opère sur les trésors de la mémoire. Il abandonne à son destin tout ce qui pourrait en eux faire naître des images d'expériences particulières et il n'en extrait que le pouvoir d'élever ses facultés. Aucune expérience n'est, en conséquence, inutilisée : l'âme les conserve toutes comme souvenirs, et l'esprit en

tire tout ce qui peut enrichir ses facultés et sa capacité de vie. L'esprit humain croît grâce à l'élaboration de nos expériences. Par conséquent, s'il n'est pas exact que l'on puisse retrouver les expériences passées accumulées dans l'esprit comme dans un grenier, on n'en retrouve pas moins les effets dans les facultés que nous avons acquises.

\*

\* \*

Nous n'avons considéré, jusqu'à présent, l'esprit et l'âme qu'entre les limites comprises entre la naissance et la mort. Nous ne pouvons en rester là. Ce serait comme si nous limitions à cette même période toute observation concernant le corps. Certes, nous pourrions tirer de cette étude beaucoup de connaissances ; mais elles ne suffiraient jamais à nous expliquer la forme humaine. Celle-ci ne saurait s'édifier spontanément, au moyen des seules forces et des seules substances physiques. Elle ne peut devoir son existence qu'à une forme semblable à elle et dont elle témoigne. Les substances et les forces physiques édifient le corps pendant la vie ; les forces de la reproduction lui permettent de donner naissance à un autre être ayant sa forme, capable par conséquent d'être porteur du même corps vital. Tout corps vital est une reproduction de celui de son ascendant. Et c'est uniquement pour cela qu'il ne revêt pas une forme quelconque, mais celle dont il hérite. Les forces qui ont donné naissance à la forme humaine que je revêts se trouvaient dans mon ancêtre. Mais l'esprit de l'homme revêt lui aussi une forme déterminée (le mot forme est pris, bien entendu, dans un sens spirituel). Et les formes de l'esprit varient infiniment d'un être à l'autre. Il n'existe pas deux hommes qui aient la même forme.

Pour aborder ce domaine, il s'agit d'observer les choses aussi objectivement et aussi sereinement que dans le domaine physique. Maintenir que les divergences entre les individus ne sont dues qu'à des variations de milieu, d'éducation, etc., est chose impossible. Deux personnes qui subissent les mêmes influences de milieu, d'éducation, etc., se développent de manière toute différente. Il faut donc admettre quelles ont apporté, en naissant, des dispositions tout à fait différentes. Nous voici devant un fait important qui, si nous en

discernons toute la portée, nous éclaire sur l'entité humaine. Si nous concentrons toute notre attention sur le seul côté matériel de la question, nous pourrions dire : il est vrai que les différences que nous constatons entre les personnalités humaines ne sont attribuables qu'à des variations dans la constitution des germes matériels. (Les lois de l'hérédité découvertes par Grégor Mendel donnent à cette hypothèse une apparence d'exactitude même scientifique).

Mais ce faisant, nous prouverions simplement notre incapacité à comprendre le rapport réel qui existe entre l'homme et les expériences qu'il fait. Car l'observation exacte nous montre que les circonstances extérieures agissent différemment sur les différentes personnalités, selon que varie un facteur qui n'a aucun rapport direct avec l'évolution du corps. Si l'on étudie sérieusement cette question, on constate que les effets dus à des dispositions propres à la substance se distinguent de ceux qui ont, il est vrai, leur origine dans un rapport de l'être humain avec la vie, mais qui ne peuvent se développer que du fait que l'âme entre elle-même dans ce rapport.

Les hommes se distinguent par leur forme physique des créatures animales vivant sur la terre. Mais ils se ressemblent jusqu'à un certain point entre eux. Il n'existe qu'une seule espèce humaine. Si grandes que puissent être les différences entre les races, les peuples, les individus, physiquement la ressemblance d'un homme avec un autre homme est plus grande que celle de l'homme avec une race animale quelconque. Tout caractère qui apparaît dans l'espèce humaine est conditionné par l'hérédité dont dépend la forme humaine. Comme le lion ne peut hériter sa forme physique que d'un ancêtre lion, l'homme ne peut hériter la sienne que de l'homme.

Or, si la ressemblance physique entre les hommes est évidente, leur dissemblance au point de vue de la forme spirituelle apparaît nettement à tout regard spirituel non prévenu. Un fait accessible à tous en témoigne. C'est l'existence de la biographie d'un homme. Si l'homme n'était que le représentant d'une espèce, il ne pourrait pas avoir d'histoire. Un lion, un pigeon, n'ont d'intérêt qu'en tant qu'ils appartiennent à l'espèce du lion ou du pigeon. On a compris tout ce qu'il y a d'essentiel dans un individu animal, lorsqu'on en a décrit

l'espèce. Peu importe qu'on ait affaire à l'aïeul, au père ou au petit-fils. Ce qui nous intéresse leur est commun à tous.

La signification de l'homme, par contre, n'apparaît que lorsqu'il cesse de n'être que le représentant d'une espèce et qu'il se manifeste en tant qu'individu. Je n'ai nullement pénétré la personnalité de M. Durand ou de M. Dupont, lorsque j'ai décrit leur père ou leur fils. Il faut que je connaisse leur propre biographie.

Pour qui réfléchit au sens d'une biographie, il apparaît clairement que chaque homme est en lui-même une espèce. Il va de soi que, si la biographie n'était que l'assemblage superficiel des événements d'une vie, on pourrait prétendre écrire la biographie d'un chien aussi bien que celle d'un homme. Mais lorsqu'on tient compte de la nature propre d'une personnalité, on voit que la biographie correspond à la description de toute une espèce animale. On peut écrire au sujet d'un animal quelque chose qui ressemble à une biographie, surtout si cet animal est intelligent, cela est évident. Ce qui importe, c'est le fait que la biographie d'un homme ne ressemble pas à celle d'un animal, mais à la description d'une espèce animale. Il se trouvera toujours des personnes pour nous objecter que les propriétaires de ménageries, par exemple, savent combien des animaux appartenant à une même espèce peuvent différer individuellement. Mais ces personnes prouvent qu'elles ne savent pas distinguer entre des différences individuelles et celles qui ne peuvent avoir été acquises que par l'individualité.

Or, si l'espèce, au sens physique, ne peut être comprise que conditionnée par l'hérédité, l'être spirituel ne saurait être, lui, que conditionné par une sorte d'hérédité spirituelle. Je ne dois ma forme humaine physique qu'à ma descendance humaine. D'où vient en moi cet élément qui s'exprime dans ma biographie ? En tant qu'homme physique, je reproduis la forme de mon ancêtre. Qu'est-ce donc que je reproduis en tant qu'homme spirituel ? Celui qui voudrait prétendre que le principe qui se manifeste dans la biographie n'a pas besoin d'explication, et doit être accepté sans discussion, peut aussi bien affirmer avoir vu une motte de terre prendre d'elle-même la forme d'un homme. En tant qu'être physique, je descends d'autres êtres physiques, puisque je suis revêtu d'une forme commune à toute

l'espèce humaine. Les caractères de l'espèce que je possède peuvent donc avoir été acquis par l'hérédité.

En tant qu'être spirituel, je possède ma propre forme, comme j'ai ma propre biographie. Je ne puis donc avoir hérité cette forme que de moi-même. Et, puisque j'ai apporté en naissant des aptitudes non point indéterminées, mais au contraire bien définies, et qui ont déterminé le cours de ma vie comme en témoigne ma biographie, le travail que j'ai accompli sur moi-même ne peut pas n'avoir commencé qu'à ma naissance. Il faut, qu'en tant qu'homme spirituel, j'aie existé avant ma naissance. Je ne puis avoir vécu dans mes ancêtres, car leur être spirituel diffère du mien. Leur biographie n'explique pas la mienne. Il faut qu'en tant qu'être spirituel, je sois la reproduction d'un être de même nature que moi, dont la biographie explique la mienne. A première vue, il pourrait exister un seul autre cas : l'être que dévoile ma biographie ne devrait son développement qu'à une vie spirituelle qui se serait écoulée avant ma naissance (ou plutôt avant la conception). Or, cette idée ne serait fondée que si l'on admettait que l'action exercée sur l'âme humaine par le milieu physique est de même nature que l'influence que l'âme reçoit d'un monde purement spirituel. Cette supposition contredit l'observation exacte des faits, car les influences déterminantes du milieu physique s'exercent sur l'âme humaine comme une expérience postérieure agit sur une expérience antérieure de même ordre, faite au cours de la vie physique.

Pour bien observer ces rapports, il faut savoir discerner, dans la vie humaine, certaines impressions actives qui peuvent agir sur les dispositions de l'âme, comme le fait de se trouver placé devant un acte à accomplir agit sur les facultés qu'on a déjà développées au cours de sa vie physique. Seulement ces impressions n'agissent pas sur des facultés que nous avons déjà exercées durant la vie présente, mais sur des prédispositions de l'âme qui peuvent être impressionnées, comme les facultés acquises. Lorsqu'on pénètre cette question, on en arrive à se représenter des vies terrestres antérieures à notre existence présente. La pensée ne peut s'arrêter à une vie purement spirituelle ayant précédé l'existence terrestre actuelle. Schiller devait à ses ancêtres sa forme physique, mais, pas plus que celle-ci, son entité spirituelle n'a pu sortir de terre. Elle doit être le

renouvellement d'une autre entité spirituelle dont la biographie explique la sienne, comme la reproduction humaine explique la forme physique de Schiller. Par conséquent, de même que la forme physique est une continuelle répétition, une continuelle réincarnation de l'entité humaine considérée comme espèce, de même l'homme spirituel doit être une réincarnation du même homme spirituel. Car, en tant qu'homme spirituel, chacun de nous constitue sa propre espèce.

On pourrait nous objecter que ce ne sont là que des raisonnements, et exiger de nous des preuves extérieures comme celles auxquelles la science naturelle nous a accoutumés. A cela, nous répondrons que la réincarnation de l'homme spirituel est un fait spirituel qui n'appartient pas au domaine des faits physiques extérieurs, mais à un domaine absolument spirituel. Et seule de toutes nos facultés spirituelles ordinaires, la pensée a accès à ce domaine. Pour qui n'a pas confiance en la force de la pensée, le monde des faits spirituels supérieurs reste incompréhensible. Celui dont l'oeil spirituel s'est ouvert, trouve au raisonnement précédent une force absolument égale à celle qu'aurait un phénomène se déroulant devant ses yeux physiques. Lorsqu'on accorde plus de valeur à ce que l'on appelle une preuve, selon les méthodes propres à la science ordinaire, qu'aux déductions que nous venons de faire concernant la biographie d'un être et sa signification, on peut être, au sens ordinaire du mot, un grand savant; mais on est très loin des recherches vraiment spirituelles.

\*

\* \*

Vouloir expliquer les qualités spirituelles d'un homme par l'hérédité, c'est faire preuve d'un parti pris des plus graves. Quels raisonnements pourraient convaincre une personne qui prétendrait, par exemple, que Goethe doit tout ce qui fait le propre de son génie à son père et à sa mère ? Cette personne témoignerait d'une antipathie profonde pour une observation sans préjugés. Une suggestion matérialiste l'empêcherait de considérer le phénomène en question sous son vrai jour et dans tous ses rapports. C'est sur un raisonnement comme celui que nous venons de donner que pourra s'étayer notre investigation de

l'être humain par delà les limites de la naissance et de la mort. Au sein de ces limites, l'homme appartient aux trois mondes, au monde du corps, au monde de l'âme et au monde de l'esprit. L'âme est l'intermédiaire entre le corps et l'esprit du fait qu'elle imprègne le corps animique de la faculté de sentir et que, en tant qu'âme consciente, elle pénètre le premier principe spirituel, le Soi spirituel.

De ce fait, durant la vie physique, elle participe du corps aussi bien que de l'esprit. Cette participation se manifeste dans toute son existence. De l'organisation du corps animique dépendra le développement des facultés de l'âme sensible. Et de la vie de l'âme consciente dépendra, d'autre part, le degré de développement que pourra atteindre en elle le Soi spirituel. Plus le corps animique sera bien constitué, plus l'âme sensible pourra entrer en rapport avec le monde extérieur. Et plus l'âme consciente lui fournira d'aliments, plus le Soi spirituel pourra devenir riche et puissant. Nous avons montré que ces aliments sont constitués par les expériences élaborées durant la vie et par les fruits qui peuvent en être retirés. L'action réciproque de l'âme et de l'esprit ne peut avoir lieu, bien entendu, que lorsqu'ils se pénètrent l'un l'autre, autrement dit, lorsque l'âme consciente et le Soi spirituel sont unis.

Considérons tout d'abord l'action qu'exercent l'un sur l'autre, le corps animique et l'âme sensible. Le corps animique est, nous l'avons vu, la forme la plus subtile du corps, cependant c'est un corps et il est régi par les lois des corps.

Le corps physique, le corps éthérique et le corps animique forment, à un certain point de vue, une unité. C'est pourquoi le corps animique est également régi par les lois de l'hérédité physique qui donne sa forme au corps. Et, étant la forme la plus mobile, la plus fluctuante, en quelque sorte, du corps, il doit manifester les qualités les plus mobiles, les plus fluctuantes de l'hérédité.

Aussi tandis que le corps physique qui n'est déterminé que par la race, le peuple, la famille est le moins différencié des corps, et que le corps éthérique, bien que présentant une plus grande différenciation entre les individus, n'en témoigne pas moins d'une similitude dominante, le corps animique, lui, nous offre une diversité beaucoup plus grande. En lui, s'exprime déjà la nature personnelle, extérieure

de l'homme. C'est pourquoi c'est lui qui transmet aux descendants tout ce qui peut être hérité de ce caractère personnel. Il est vrai que l'âme, comme nous l'avons exposé, possède une vie tout à fait personnelle ; elle s'isole dans ses penchants, ses sentiments, ses passions. Cependant, dans son ensemble, elle a une action qui se manifeste aussi dans l'âme sensible. Or, celle-ci, imprégnant, remplissant en quelque sorte, le corps animique, ce corps se conforme à la nature de l'âme et peut, en conséquence, transmettre aux descendants, les penchants les passions, etc. des ancêtres. C'est sur ce fait que reposent les paroles suivantes de Goethe : « *J'ai de mon père la stature, la conduite sérieuse de la vie, et de ma petite mère la joyeuse nature et le goût de la fabulation* ». Quant à son génie, il ne le doit à personne. Telle est donc la part des qualités de son âme que l'être humain livre pour ainsi dire à l'hérédité physique.

Les substances et les forces qui composent le corps physique sont pareilles à celles qui remplissent toute la nature ambiante. Il les y puise sans cesse et les lui restitue. Dans l'intervalle de quelques années, les substances qui composent notre corps se trouvent complètement renouvelées. C'est le corps éthérique qui donne à la masse de ces substances la forme du corps humain et qui préside au renouvellement continu de celle-ci. Et cette forme n'est pas uniquement déterminée par les phénomènes qui se déroulent de la naissance – ou de la conception – à la mort, elle est régie par les lois de l'hérédité qui dépassent la naissance et la mort. La possibilité d'une transmission des qualités de l'âme, la coloration psychique donnée à l'hérédité physique sont dues à l'influence exercée par l'âme sensible sur le corps animique.

Voyons maintenant comment s'opère l'action réciproque de l'âme sur l'esprit et de l'esprit sur l'âme ? Nous avons dit de quelle manière ils sont unis durant la vie. L'âme reçoit de l'esprit le don de vivre dans le Vrai et dans le Bien, de manifester l'esprit dans ses penchants, ses instincts, et ses passions. Le Soi spirituel apporte au « moi » les lois éternelles du Vrai et du Bien qui régissent le monde de l'esprit. Ces lois se rattachent par l'intermédiaire de l'âme consciente aux expériences de la vie animique personnelle qui, elles-mêmes transitoires, portent des fruits durables. Le fait de leur avoir été rattaché donne à l'esprit une empreinte permanente. Lorsqu'il se

trouve devant une expérience analogue à celle qu'il a déjà faite, il reconnaît en elle, l'élément semblable et sait quelle conduite tenir à son égard mieux que s'il la rencontrait pour la première fois.

C'est sur ce fait que repose toute possibilité de s'instruire. Les fruits de nos expériences, ce sont nos facultés acquises. C'est ainsi que l'esprit récolte les fruits de sa vie transitoire. Ne reconnaissons-nous pas ces fruits en nous-mêmes ?

En quoi consistent les dispositions qui, comme nous l'avons vu plus haut, caractérise l'homme spirituel ? Elles proviennent simplement des facultés que l'homme apporte en naissant ; et ces facultés, sous certains rapports, ressemblent absolument à celles que nous acquérons au cours de notre existence terrestre.

Considérons le génie d'un homme, par exemple. On sait que *Mozart* sut transcrire, de mémoire, une longue oeuvre musicale qu'il n'avait entendue qu'une fois. Il n'en fut capable que parce qu'il sut, d'un coup d'oeil, embrasser l'ensemble de cette oeuvre. Nous développons jusqu'à un certain point, durant la vie notre faculté d'embrasser les ensembles, de pénétrer ses rapports des choses entre elles de manière à acquérir de nouvelles facultés. *Lessing* n'a-t-il pas dit de lui-même qu'il avait acquis grâce au don d'observation critique qu'il possédait, quelque chose qui ressemblait au génie ?

Si on ne veut pas considérer ce genre de facultés qui dérivent de prédispositions comme des miracles, il faut y voir les fruits d'expériences que le Soi spirituel a faites par l'intermédiaire d'une âme. Il s'en est imprégné. Et puisqu'il n'a pas fait ces expériences dans cette vie-ci, il faut qu'il les ait faites dans une vie antérieure. L'esprit humain forme une espèce en soi. Et de même que l'homme, en tant que représentant d'une espèce physique, hérite des caractères de celle-ci, de même l'Esprit doit hériter de son espèce, c'est-à-dire de lui-même.

L'esprit humain apparaît dans la vie comme une reproduction de lui-même enrichie des fruits des expériences passées, faites au cours de vies antérieures. Notre existence actuelle est donc une répétition d'autres existences : elle apporte avec elle les acquisitions nouvelles que l'esprit a faites durant sa vie antérieure. Lorsque le Soi spirituel

recueille une expérience qui peut devenir féconde, il se pénètre de l'Esprit de vie. Comme le corps vital transmet la forme de l'espèce, ainsi l'Esprit de vie transmet l'âme d'une vie personnelle à la suivante.

Les considérations qui précèdent justifient la conception d'après laquelle il faut chercher dans les vies successives la cause de certains phénomènes de la vie humaine.

Cependant, seule l'observation qui se base sur certaines connaissances spirituelles dont le mode d'acquisition sera indiqué à la fin du présent ouvrage, donnera à cette conception toute sa valeur. Ici nous avons seulement voulu montrer que l'observation ordinaire guidée par la pensée nous conduit déjà à cette conception. Sans doute n'en donnera-t-elle que les grandes lignes et ne saura-t-elle pas la défendre absolument contre les objections d'une observation peu exacte et que la pensée dirige mal. Cependant il est juste de dire qu'en atteignant à cette conception au moyen de l'observation pensante ordinaire, on se prépare à l'observation supra sensible. On développe en soi, en quelque sorte, un organe que la vision suprasensible implique, comme la vision sensible implique l'oeil.

Prétendre que la vision suprasensible qui reposerait sur une semblable conception pourrait n'être qu'une suggestion, ce serait prouver son incapacité à aborder directement la réalité des choses et se suggérer à soi-même des objections.

\*

\* \*

Nous venons de voir que les expériences de l'âme se perpétuent au delà des limites de la naissance et de la mort. Mais l'âme ne communique pas seulement le résultat de ses expériences à l'esprit qui s'éveille en elle, elle l'imprime également, nous l'avons vu, au monde extérieur par l'acte. L'action que l'homme a accomplie hier, se continue aujourd'hui par ses effets. L'analogie du sommeil et de la mort, nous donne une image du rapport qui s'établit entre la cause et l'effet dans ce domaine. On a souvent appelé le sommeil le frère cadet de la mort.

Je m'éveille le matin. Mon activité a été interrompue par la nuit. Si les conditions sont normales, je suis obligé de la reprendre d'une certaine manière, mes actions d'hier conditionnant celles qui m'attendent aujourd'hui ; elles ont créé ma destinée de ce jour. Pendant un moment je me suis éloigné de mon activité, mais nous sommes liés et elle me ramène à elle. Mon passé reste uni à moi ; il se continue dans mon présent, et me suivra dans mon avenir. Je ne me serais pas réveillé ce matin, j'aurais été recréé du néant, si les effets de mes actions d'hier ne déterminaient pas ma destinée d'aujourd'hui. Ne serait-il pas absurde, toutes conditions étant normales, que je n'habite pas la maison que je me suis fait construire ?

L'homme n'est pas recréé le matin à son réveil, l'esprit ne l'est pas davantage lorsqu'il rentre dans la vie. Représentons-nous clairement ce qui se passe à ce moment-là. Un corps physique apparaît dont la forme est déterminée par les lois de l'hérédité. Ce corps devient porteur d'un esprit qui répète, sous une forme nouvelle, une existence passée. Entre l'esprit et le corps se trouve l'âme, celle-ci poursuit une vie qu'elle délimite et enferme. Ses penchants, ses désirs, ses passions la servent ; elle asservit aussi la pensée. Comme âme sensible, elle reçoit les impressions du monde extérieur, elle les transmet à l'esprit afin qu'il en récolte les fruits pour la durée. Son rôle est d'être médiatrice et il faut quelle le soit. Le corps élabore les impressions, l'âme les transforme en sensations, les conserve dans le souvenir sous forme de représentations et les transmet à l'esprit, pour qu'il les emporte dans la durée. C'est l'âme, en réalité, qui attache l'homme à son existence terrestre. Par son corps, il appartient à l'espèce humaine, il en fait partie. Par son esprit, il vit dans un monde supérieur. L'âme réunit temporairement ces deux mondes.

Or, le monde physique, dans lequel l'esprit humain pénètre, n'est pas inconnu pour lui. Il y trouve gravées les traces de ses actions passées. Une portion de ce monde lui appartient, elle porte l'empreinte de son être, elle lui est apparentée.

L'âme a jadis communiqué à l'esprit les impressions du monde extérieur, afin qu'en lui elles deviennent durables. Parallèlement, en sa qualité d'organe de l'esprit, l'âme transforme ses facultés en actes,

qui deviennent également durables dans leurs effets. L'âme a donc pénétré dans ces actes. Dans leurs effets, elle poursuit une seconde vie indépendante. Cette notion peut nous inciter à étudier la manière dont le destin se manifeste dans la vie. Tel événement nous surprend. Notre première pensée sera de le considérer comme dû à un « hasard ». Cependant, nous nous rendons compte que nous sommes nous-même le fruit de ces « hasards ». Si à quarante ans nous nous examinons et si, sans nous laisser arrêter par une conception vide et abstraite du Moi, nous cherchons à saisir la nature de notre âme, nous pourrions nous dire : « Que sommes-nous d'autre que le fruit des événements du destin qui nous ont "surpris" ? Ne serai-je pas tout différent si, à vingt ans par exemple, il m'était arrivé une série d'autres choses que celles qui m'ont frappé ? » Alors nous ne chercherons plus seulement notre « Moi » dans les impulsions qui nous viennent du dedans et qui contribuent à notre développement, nous le chercherons aussi dans les événements qui nous viennent de l'extérieur et qui impressionnent notre vie. Dans ce qui nous « arrive » nous reconnaissons notre propre Moi. Livrons nous, sans parti pris, à la notion que nous venons ainsi de nous former, il ne faudra qu'un pas de plus dans l'observation intime de la vie, pour que nous reconnaissons dans les événements du destin quelque chose d'analogue au souvenir, mais qui agit sur le Moi du dehors pour réveiller un événement du passé, tandis que le souvenir agit du dedans. Nous nous rendons aptes ainsi à distinguer, dans l'événement que nous apporte le destin, la route que suit une action antérieure de l'âme pour atteindre le Moi, de même que nous distinguons dans le souvenir la voie par laquelle un événement passé atteint la représentation, lorsqu'une provocation extérieure l'y incite.

Nous avons parlé plus haut, comme d'une conception « possible », des effets que pourraient avoir pour l'âme humaine les actions qu'elle a accomplies. Certains effets ne peuvent pas l'atteindre dans la même vie terrestre. Celle-ci ayant été spécialement disposée pour accomplir l'action qui, dans cette vie, constitue une expérience.

L'effet de cette action n'a pas pu se manifester dans cette vie, pas plus que nous ne pouvons nous souvenir d'un événement pendant qu'il s'accomplit. Il ne peut s'agir dans ce cas que des conséquences d'un acte qui atteignent le Moi, à un moment où ses dispositions ne

sont plus celles où il se trouvait dans la vie lorsqu'il a accompli cet acte.

Ces facultés sont donc issues de vies passées. Ainsi, lorsqu'un événement du destin paraît nous « surprendre » et que nous sentons qu'il est rattaché à notre moi comme le souvenir qui surgit en nous « du dedans », nous devons penser que nous avons affaire aux effets d'actes que nous avons accomplis dans une existence antérieure. Voilà comment une observation intime de la vie, dirigée par la pensée, nous conduit à une conception paradoxale pour la conscience ordinaire, conception d'après laquelle la destinée d'une vie terrestre dépend des actions accomplies dans des existences antérieures. Cette idée ne prendra, elle aussi, toute sa valeur que lorsque la connaissance suprasensible sera venue s'y ajouter ; d'ici là, elle restera schématique. Mais, acquise par la conscience ordinaire, elle aussi préparera l'âme à la vision réelle suprasensible qui en reconnaîtra la vérité.

Une partie seulement de mon action est dans le monde extérieur, l'autre est en moi-même. Une simple comparaison, tirée de la science naturelle, nous éclairera sur le rapport existant entre le moi et l'acte. Certains animaux ont, à un moment donné, émigré dans les cavernes du Kentucky. L'existence dans ces cavernes obscures leur a fait perdre la vue. L'activité physique et chimique, inhérente aux yeux pendant la vision a cessé chez eux. Le courant nutritif, qui était jadis absorbé par cette fonction, a pris désormais la direction d'autres organes. Ces animaux ne peuvent plus vivre que dans des cavernes. Par leur action, par leur émigration, ils ont créé les conditions de leur existence future. Leur émigration est devenue partie de leur destinée. L'être, qui a agi jadis, s'est lié aux effets de ses actes. Il en est de même de l'esprit humain. L'âme n'a pu lui transmettre certaines facultés qu'en agissant. Et les facultés transmises correspondent aux actes. L'acte accompli par l'âme crée en elle une disposition dynamique à accomplir un autre acte qui sera le fruit du premier. Et l'âme porte en soi cette disposition comme une nécessité, jusqu'à ce que l'acte soit exécuté.

On peut dire aussi qu'un acte imprime à l'âme la nécessité d'en accomplir un autre qui soit la conséquence du premier.

L'esprit humain prépare réellement sa destinée par ses actes. Il se trouve lié dans une vie par ce qu'il a fait dans sa vie antérieure. On pourrait se demander comment cela est possible puisque le monde dans lequel il pénètre, en se réincarnant, est tout différent de celui qu'il a jadis quitté ? Cette question s'inspire d'une conception toute superficielle des enchaînements de la destinée.

Si je transporte mon champ d'action d'Europe en Amérique, je me trouverai dans un milieu tout nouveau. Cependant mon existence en Amérique dépendra complètement de celle que j'aurai menée en Europe. Elle sera toute différente selon que j'aurai été mécanicien ou employé de banque. Dans le premier cas, je serai, sans doute, en Amérique, entouré de machines, dans le second d'établissements financiers.

Une vie passée détermine mon milieu, elle attire, en quelque sorte, de l'ensemble du monde ambiant, les choses qui lui sont apparentées ; et l'on peut utilement comparer la mort au sommeil, parce que pendant que nous dormons nous nous éloignons du théâtre où nous attend notre destinée. Pendant notre sommeil, les événements se poursuivent sur ce théâtre sans que nous ayons d'action sur leur cours. Et cependant notre vie le jour suivant dépendra des conséquences qu'auront nos actions de la veille. Notre personnalité se réincarne chaque matin à nouveau dans le monde de nos actions. Séparé de nous pendant la nuit, ce monde s'étale, en quelque sorte, autour de nous durant le jour. Il en est de même des actions accomplies par nous, dans nos vies antérieures. Elles nous sont attachées, elles sont notre destinée comme la vie dans les cavernes obscures reste liée aux animaux qui ont perdu la vue en y émigrant.

Et, de même que ceux-ci ne peuvent vivre que dans le milieu qu'ils se sont donné eux-mêmes, l'esprit humain ne peut vivre que dans le milieu qu'il s'est créé lui-même par ses actions. Le cours naturel des événements se charge de me faire retrouver chaque matin, la situation que j'ai moi-même créée la veille. Je dois, à la parenté de mon esprit réincarné avec les choses du monde environnant, de retrouver dans une nouvelle existence un milieu qui réponde aux données de mes actions passées.

Ceci nous donne une idée de la manière dont l'âme est reliée à l'être humain. Le corps physique est régi par les lois de l'hérédité. L'esprit humain, par contre, doit continuellement se réincarner, et la loi qui le régit l'oblige à emporter dans les existences suivantes, les fruits des existences antérieures. L'âme vit dans le présent. Elle n'est cependant pas indépendante des vies passées. L'esprit qui se réincarne apporte de ses vies passées, sa destinée. Et cette destinée détermine sa vie nouvelle. Les impressions que l'âme pourra avoir, les souhaits qu'elle pourra satisfaire, les joies et les peines qui lui échoiront, les personnes qu'elle rencontrera, tout cela dépendra des actions qui auront été accomplies dans les incarnations antérieures de l'esprit.

L'âme devra retrouver les personnes avec lesquelles elle a été en rapport dans une existence antérieure, parce que les rapports qui ont existé entre elles entraînent forcément certaines conséquences.

Les âmes de ces personnes tendront aussi à renaître en même temps qu'elle. La vie de l'âme est donc une donnée de la destinée que l'esprit humain a créée lui-même.

Trois facteurs conditionnent la vie de l'homme entre la naissance et la mort, et ces facteurs sont eux-mêmes indépendants de la naissance et de la mort.

La loi de l'hérédité régit le corps ; la destinée que l'homme a créée lui-même, régit l'âme, on l'appelle son Karma. Et l'esprit est régi par la loi de la Réincarnation. On peut, conformément à ce qui précède, exprimer comme suit les rapports du corps, de l'âme et de l'esprit. L'esprit est immortel ; la naissance et la mort règnent sur le corps, selon les lois du monde physique ; la vie de l'âme, soumise à la destinée, établit le rapport de l'esprit et du corps pendant une incarnation terrestre. Toute connaissance ultérieure concernant l'être humain présuppose celle des « Trois Mondes » auxquels il appartient. Nous allons donc les étudier à présent.

Tout esprit pensant qui observe les phénomènes de la vie et qui ne craint pas de poursuivre, jusque dans leurs dernières conséquences, les pensées que lui inspire une observation vivante de ces phénomènes, peut par la seule logique atteindre l'idée de la Réincarnation et la loi de la destinée. S'il est vrai que pour le voyant

dont « l'œil spirituel » s'est ouvert, les événements des vies antérieures s'étalent comme dans un livre ouvert, il n'est pas moins vrai que la vérité de cette idée est accessible à la raison.<sup>8</sup>

---

<sup>8</sup> Dans le dernier chapitre de ce livre intitulé « Le Chemin de la Connaissance », je n'ai abordé que brièvement la question des « organes de perception spirituelle ». Je l'ai longuement traitée dans mes ouvrages « L'Initiation et La Science occulte ».